MONTREAL OCTOBRE 1946

le FILM

DIX CENTS

Charles Boyer

UN CANADIEN QUI PROMET, par LOUISE GILBERT-SAUVAGE (Notre correspondante à Hollywood)

''ESPOIR'' D'ANDRÉ MALRAUX, par G. CHARENSOL (Exclusif au "FILM")

ROMAN COMPLET, SCÉNARIOS ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.

RADIO : Visite au poste CBJ de Chicoutimi — Le programme "Zingo" à CKAC — Potins

En automne...

Cette élégante toilette d'automne est une création de Renie, la directrice de l'atelier de haute-couture pour les studios R K O. C'est elle qui invente les modèles portés par des actrices aussi bien mises que Claire Trevor, Ann Shirley, Larraine Day, Signe Hasso, Frances Langford et plusieurs autres. Renie s'appelle en réalité Irène Brouillet. Elle est née aux Etats-Unis de parents canadiens. Ils se fixèrent en Californie comme leur fille se proposait d'entrer à l'université pour y continuer ses études. C'est après les avoir terminées qu'elle décida de se spécialiser dans la haute-couture. Renie est une artiste qui manie avec une incomparable habileté les ciseaux et le crayon, comme l'atteste la création ci-dessous. Bien entendu, elle esquisse elle-même les croquis de ses modèles. Elle vient de terminer les toilettes que portera Claire Trevor dans le film "Crack-Up", une production R K O. Une grande artiste en son genre.

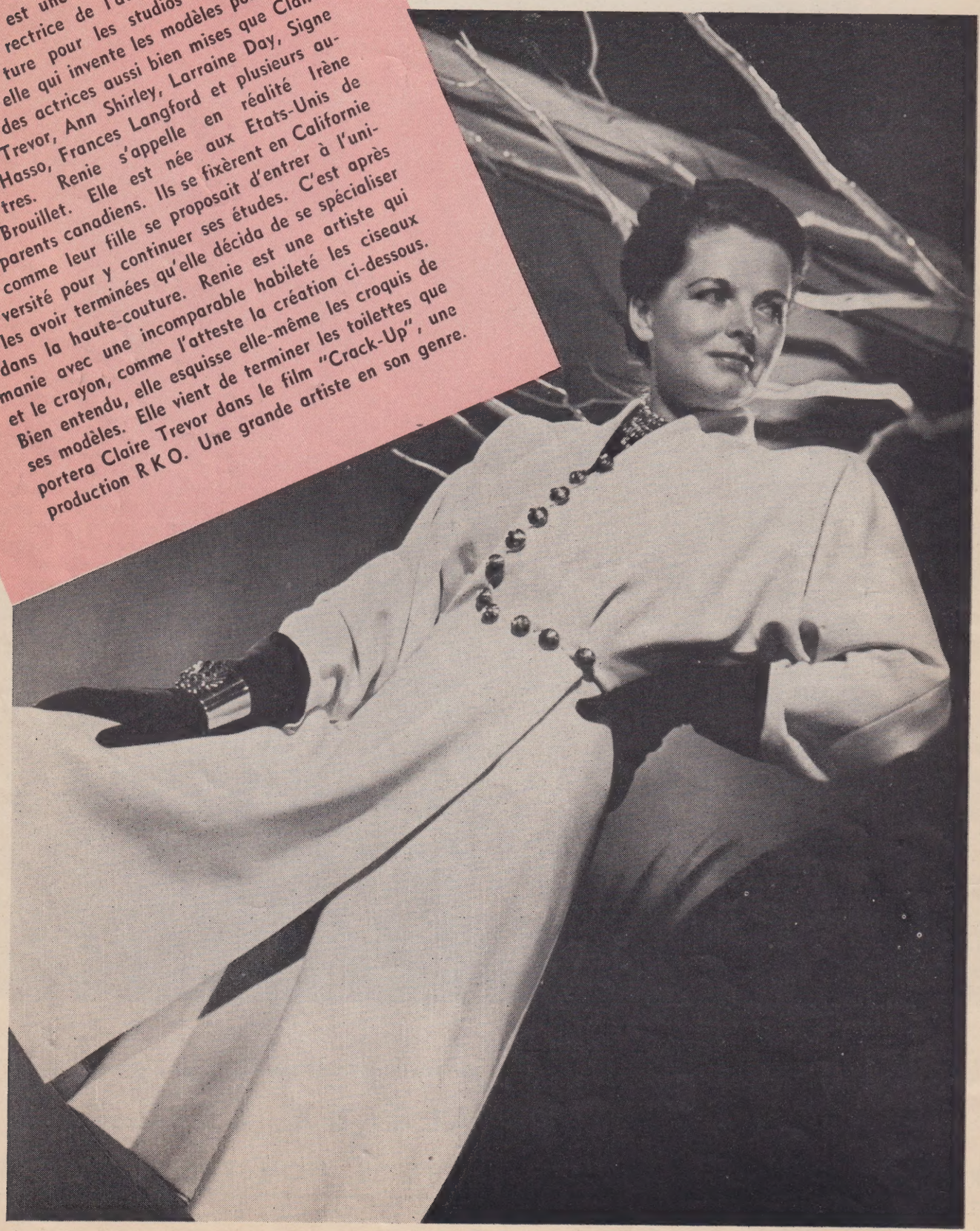


Photo RKO Radio Pictures

le FILM

MONTREAL,
OCTOBRE 1946
28e année, No 3

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

•

975-985 DE BULLION
MONTREAL - CANADA

•

Tél.: PLateau 9638*

•

Président :
FRED POIRIER
Vice-président :
GEORGES POIRIER

Rédacteur en chef :
LOUIS SABOURIN
Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique :
HECTOR BRAULT
Correspondante à Hollywood
LOUISE GILBERT-SAUVAGE
Chef du tirage :
ODILON RIENDEAU

•

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

•

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

•

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

•

Heures de bureau, du lundi au vendredi :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.

•

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

On le dit et on le répète

POUR SON ART ET POUR SES PROTEGES

Madeleine Carroll, l'éblouissante blonde qui a quitté Hollywood, il y a quelques années pour s'occuper d'œuvres de guerre outre-mer, est de retour. Sa ferme en France, où elle donne asile à de nombreux orphelins de guerre est une entreprise très coûteuse et il y a déjà longtemps que les directeurs de cinéma lui offrent des contrats avantageux, qu'elle va maintenant accepter dans l'intérêt de ses chers protégés.

•

LE BEAU N'A PAS D'AGE

Pinocchio, le charmant film de Walt Disney, n'avait fait qu'une trop brève apparition sur les écrans montréalais, au moment de la guerre, mais il nous est revenu à la grande joie du public. A Paris, il a eu une première représentation sensationnelle : toute la presse était là et les visages des "générales" furent entr'aperçus, sans qu'on fut bien certain que ce fut eux, car on ne distinguait pas très bien les personnes dans le va-et-vient des entrées et des sorties. Chose curieuse, ce film, qui est un chef-d'œuvre, mais tout spécialement fait pour les enfants — c'est l'histoire d'un petit paysan — n'avait pas dix spectateurs de moins de quinze ans. Ce n'était que graves personnages qui, d'ailleurs, ne demandaient qu'à s'amuser comme des gosses.

•

PORTRAIT AVEC MODELE

Jouvet reprend Knock. Sait-on qu'il a composé son personnage d'après un des maîtres qu'il eut, en sa jeunesse, à l'école de Pharmacie de Paris ? Car Jouvet se destina d'abord à la pharmacie. Mais le Knock réel portait barbiche et avait des lunettes d'or. Jouvet l'a sensiblement rajeuni.

•

AVEC LE RECUL

Shirley Temple qui est aujourd'hui une *vieille* jeune mariée, a entraîné son mari, Jack Agar, à une matinée d'enfants un beau samedi, pour lui montrer ce dont elle avait l'air, à quatre ans, dans *Little Miss Marker*. C'est un plaisir qui n'est pas à la portée de beaucoup d'étoiles de cinéma.

•

UNE NOUVELLE MARLENE

Marlene Dietrich qui ne put s'entendre avec Marcel Carné pour *Les Portes de la Nuit*, semble faire très bon ménage avec Georges Lacombe qui la dirige actuellement dans *Martin Roumagnac !* "L'Ange Bleu" fait des manières, affirmaient des esprits chagrins, car si elle tourne à Paris... c'est sans doute qu'elle n'est plus vedette à Hollywood ! Mais les Américains aiment le paradoxe. L'an dernier, en effet, les actions Marlene baissaient au "Box-Office"... et voici que cette année Hollywood engage Marlene Dietrich qui, dès cet été, tournera dans les studios californiens *Golden Earnings*, d'après une nouvelle de Yolande Foldès. Son partenaire sera Ray Milland qui, depuis sa création dans *Lost Week-End*, est l'artiste le plus demandé à Hollywood. Marlene sera le chef d'une bande de gitans, ce n'est plus Marlene la vamp, c'est Marlene la bohémienne.

CERCLE VICIEUX

David Niven, le charmant comédien anglais, qui vient de perdre sa femme dans des conditions tragiques, est un des hommes les plus modestes d'Hollywood. Il blaguait un jour les snobs : — Mais enfin, lui demanda-t-on, qu'appelez-vous un snob ? — Un snob ? C'est une personne qui ne veut connaître que les personnes qui ne veulent pas la connaître !

•

POINTE SECHE

Chef d'orchestre au Metropolitan Opera de New-York, Toscanini reprenait un jeur Geraldine Farrar qui s'énervait. — N'oubliez pas, monsieur, que je suis l'étoile de la maison ! — Scintillez en mesure ! répondit sèchement Toscanini.

•

LA VERITE D'ABORD

A l'étranger et en France tout particulièrement, le premier belge, M. Van Acker, a la réputation d'un homme rude et énergique ; c'est un "self-made man", dit-on, il vient du peuple... Nos amis belges aiment à rappeler eux, que M. Van Acker est un homme des plus cultivés. Il fut longtemps antiquaire à Bruges. Il a derrière lui une œuvre poétique de qualité et qui remonte à ses années de jeunesse. Il a même écrit un scénario de cinéma qui fut primé aux Etats-Unis. Les gens d'Hollywood demandèrent à M. Van Acker d'accommoder son scénario au goût de leur clientèle ; il s'agissait de rendre "plus romanesque" l'histoire de la ville de Bruges : "Obéissez, disaient les Américains, on tournera et vous serez payé." — L'histoire de ma ville, répondit Van Acker, vaut tous les romans du monde. Il n'en démordit point et le scénario ne fut jamais tourné.

•

UNE LIMITE AU REALISME

A la dernière répétition de *Dix petits nègres*, au théâtre Antoine, il y eut un petit incident. Un des acteurs doit mourir, d'après les exigences de la pièce, après avoir avalé du cyanure. Il tombe si bien qu'il se cogne la tête contre un fauteuil et qu'il reste inanimé. A ce moment le metteur en scène, qui est dans la salle, se lève et s'écrie : — Ce n'est pas naturel ! Pensez que vous mourrez, mon vieux. Recommencez-moi ça ! La réalité n'est pas théâtre ! Fort heureusement, pense l'acteur, qui ne voudrait pas recommencer tous les soirs.

•

LES YANKEES EN FRANCE

Le film de Michael Curtis *Yankee Doodle Dandy* s'intitulera définitivement en France "La Glorieuse Parade". C'est bien, en effet, une brillante et "glorieuse parade" que le célèbre réalisateur américain a mise en scène pour évoquer les grandes étapes de la vie de George Cohan, l'un des plus fameux compositeurs américains, dont la chanson *Over there* portée par les "sammies" de 1917 a fait le tour du monde... Chanteur et danseur exceptionnel James Cagney mène avec entrain, aux côtés de la séduisante Joan Leslie, l'action trépidante de *La Glorieuse* Parade.

ALAN YOUNG

DE LA RADIO CANADIENNE AU CINÉMA A

Par LOUISE GILBERT-SAUVAGE, notre correspondante à Hollywood

C'EST PAR PUR HASARD qu'Alan Young est devenu étoile de cinéma à Hollywood. Il jouait et dirigeait un programme de comédie à la radio, lorsque Zanuck de 20th Century Fox, s'avisa d'essayer les ondes courtes de son appareil de T.S.F. Il prit Toronto, et le programme de Young. Cela ne traîna pas ensuite, Zanuck trouvant en ce jeune comédien les accents du feu sacré. On le verra dans "Margie", un film en technicolor. Très blond, de manières douces, Alan Young n'avait jamais aspiré au cinéma quand la chance frappa à sa porte. Mais il se trouvait tout préparé à la recevoir, cependant. Il avait fait du théâtre depuis l'âge de six ans.

Il gagna ses premiers $2.00 en récitant un monologue pour la *Caledonian Society* de Vancouver. Il avait alors treize ans. A travers le Canada et les provinces de l'ouest des Etats-Unis il fit tantôt du théâtre, du vaudeville et de la radio. Il épousa Mary Ann Young, en 1941. Ils ont maintenant deux enfants : Alanna et Alan. C'est un sujet britannique né en Angleterre.

Au début de la guerre, il offrit volontairement ses services et prit part au conflit en qualité de lieutenant. Il revint à la vie civile en 1042.

Ses "sketches" portent sur le jeune homme rempli de bonnes intentions, mais sans cesse en mauvaise posture. Il est également doué sous le rapport de la peinture. Ce qui revient à dire qu'il possède plusieurs cordes à son arc.

Il assure que son ambition, depuis qu'il a l'âge d'avoir des ambitions, était de vivre sous le soleil de la Californie.

Maintenant, il ne désire plus rien. Tous ses désirs sont comblés. Heureux homme !

ALAN YOUNG est un autre jeune acteur de Hollywood, originaire du Canada. Tout comme Mark Stevens dont nous parlions ici même, il y a quelque temps, notre jeune compatriote tâta de la radio avant de s'orienter vers le cinéma. Au cours de la dernière saison, on pouvait encore l'entendre par le truchement de la T.S.F. dans un programme de variétés diffusé par la N.B.C.

Durant la dernière saison, on pouvait entendre Alan Young sur un programme de variétés de la N.B.C. car il avait son programme américain hebdomadaire, grâce à Eddie Cantor. Il n'a pas été le seul des nôtres à qui Cantor a donné l'occasion de se faire connaître aux Etats-Unis. Pour ne citer qu'un exemple, rappelons que c'est à l'émission confiée à Eddie Cantor que l'on entendit pour la première fois la voix de la charmante Deanna Durbin qui, elle aussi, est notre compatriote.

On ne saurait nommer tous les Canadiens qui tournent dans les studios de Hollywood sans risquer un oubli involontaire. Les noms de Raymond Massey, Walter Huston, Walter Pidgeon, Alexis Smith sont trop connus pour ne pas être dans toutes les mémoires. Parmi les nouveaux venus: Henri Letondal qui jouera dans *Razor's Edge*, roman de Somerset Maughan, adapté à l'écran, Mark Stevens que l'on a vu dernièrement en vedette dans *Dark Corner* et Suzanne Cloutier qui fera ses débuts au cinéma dans *Bella Donna* du romancier Robert Hitshins. Nous reviendra-t-elle ensuite ? C'est peu probable puisqu'elle est aujourd'hui mariée à M. François Laflèche, fils de notre ambassadeur en Grèce. Néanmoins, il demeure que plusieurs de nos compatriotes parviennent régulièrement à se faire une belle carrière dans l'industrie américaine du cinéma.

MÉRICAIN

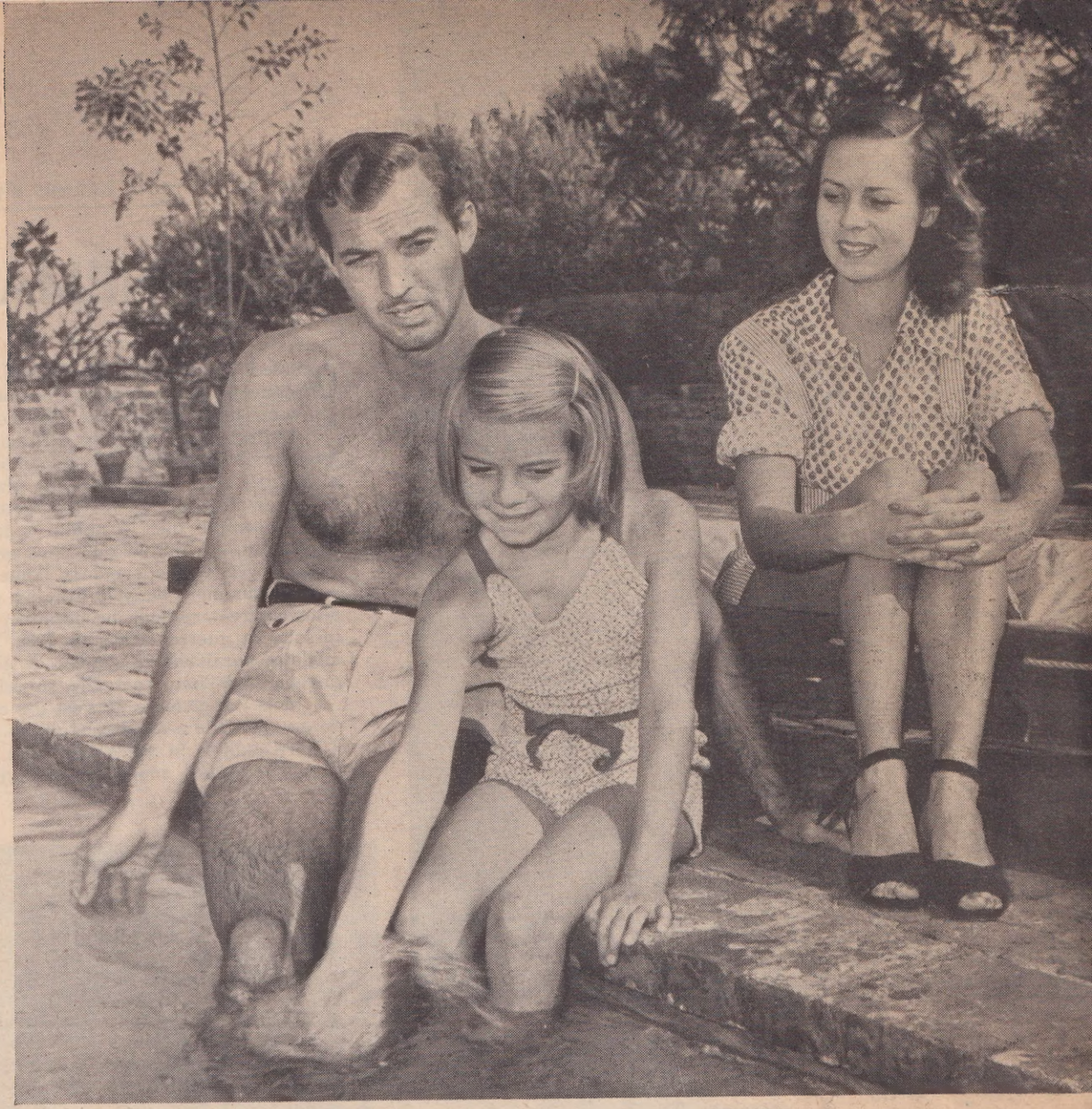
ALAN YOUNG est venu au cinéma par la radio canadienne, mais il est intéressant d'apprendre les circonstances qui ont favorisé cet heureux hasard. Voici comment Young nous les raconte lui-même : "Un jour, dit-il, le grand Zanuck de *20th Century-Fox* s'avisa de syntoniser sur les ondes courtes de son appareil de T.S.F. Soudain, il capta Toronto alors que je me trouvais dans l'air". Le talent de notre homme impressionna tant et si bien le cinéaste que l'aventure se termina par la signature d'un contrat.

Zacharie
"AT HO

Le sympathique **ZACHARIE SCOTT** n'est pas qu'un artiste accompli : c'est aussi un citoyen modèle, car chaque fois qu'il a l'occasion d'être utile à son pays, il le fait spontanément. C'est ainsi que tout dernièrement, il s'empressait d'acheter des Obligations de l'Oncle Sam que lui vendait avec beaucoup d'art une charmante vedette qu'on aura reconnue, **FAYE EMERSON.** — Musicien amateur, il adore pianoter à ses heures de loisir dans l'intimité de son home. Notez le piano carré.

Scott

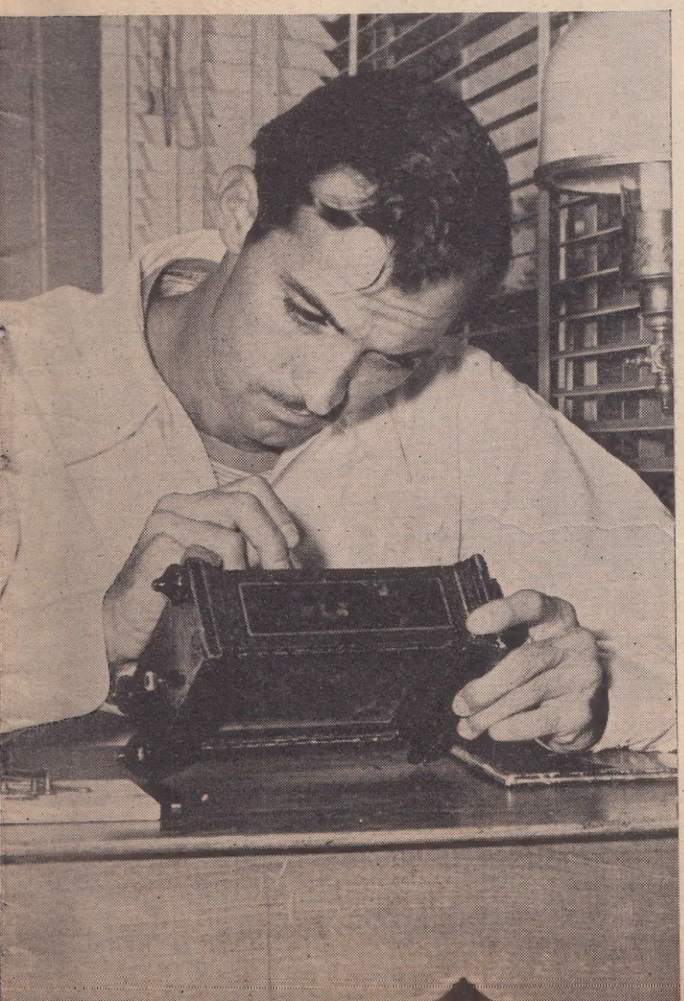
ME"



ZACHARIE SCOTT est né et a grandi à Austin dans le Texas. Il était fils d'un chirurgien et celui-ci n'avait pas de plus grand désir que de voir son fils suivre la même carrière et de l'associer à ses travaux. Le jeune homme songea sérieusement à le faire. Ce qui lui plaisait, assure-t-il, c'était le côté dramatique de la profession médicale. Ecarter ou guérir la maladie, y a-t-il quelque chose de plus passionnant, de plus émouvant ? Il y avait cependant un point très noir : l'obligation d'avouer à un malade et à sa famille qu'il n'y a plus d'espoir. C'est ce qui détourna Zacharie Scott de la médecine. Il s'éloigna pour quelque temps d'une famille qui l'idolâtrait pour aller tenter fortune en Angleterre. Là, il se joignit à une troupe qui faisait une tournée théâtrale en province, et connut de bons et de mauvais jours.

En 1934, il décida de rentrer dans son pays et tout donne à croire que le souvenir d'Elaine Anderson, une camarade d'enfance, fut pour beaucoup dans sa détermination. On devine la suite : Elaine Anderson est maintenant Mme Scott. Le ménage a une fillette de neuf ans qui se nomme Waverly. Ils ont tous deux joué sur le Broadway et sont venus s'installer à Hollywood voilà trois ans.

Scott a fait ses débuts à l'écran dans un film policier : *The Mask of Dimitrios*. On le revit ensuite dans *Mildred Pierce*, film qui valut le prix Oscar à Joan Crawford, dans *The Southerner* qui lui a fourni le rôle qu'il préfère à date parce que l'action se passe sur un ranch qui lui rappelle son enfance au Texas, puis *Danger Signal* avec Faye Emerson, une tragédie dont il est le *vilain*. Nous le reverrons bientôt avec la même partenaire, dans *Her Kind of a Man*.



ZACHARIE SCOTT, en bon chef de famille, n'aime rien autant que la vie paisible du foyer. Bricoleur enraciné, l'un de ses passe-temps préféré consiste à démonter et à remonter de vieilles horloges dont certaines, nous assure-t-on, ont une authentique valeur d'ancienneté. — Mais la détente parfaite, le "dolce farniente" c'est encore un beau dimanche après-midi passé gentiment à la piscine de sa propriété, en compagnie de sa jeune femme, ELAINE, et de leur ravissante fillette WAVERLY. Soulignons que l'heureux couple se connaît de longue date puisqu'ils sont des amis d'enfance.

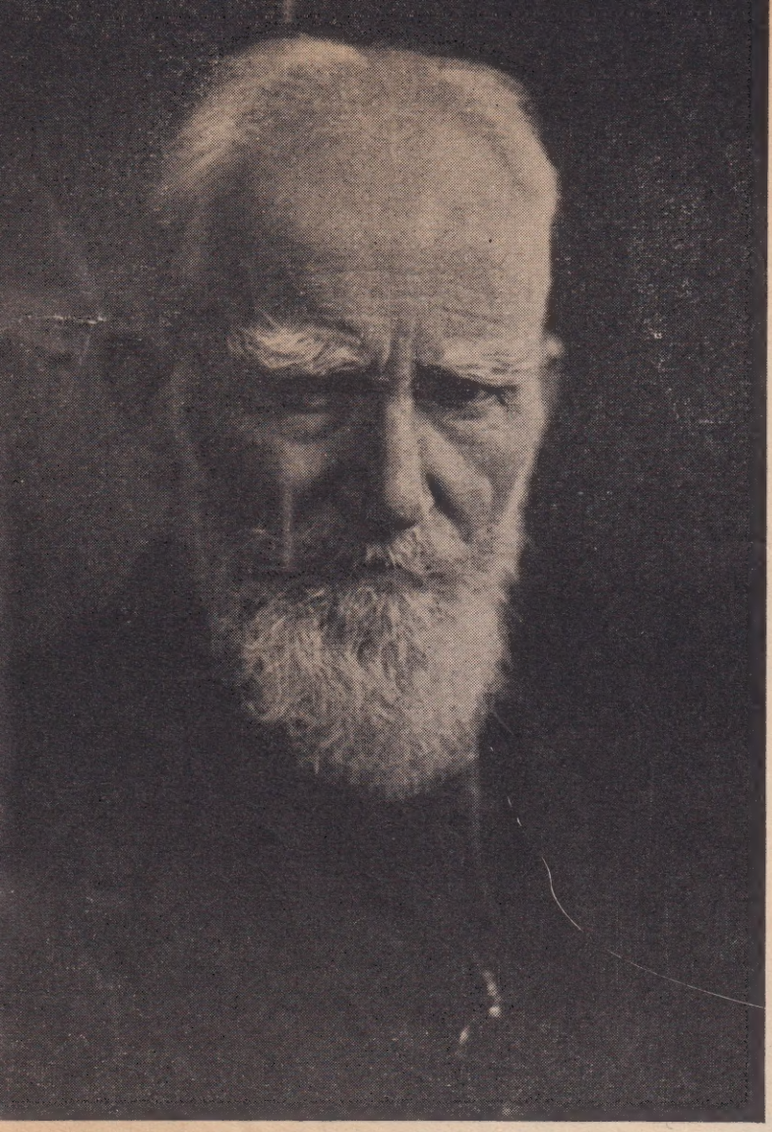
Photos Warner Bros.

A PROPOS DE TROIS GRANDS FILMS

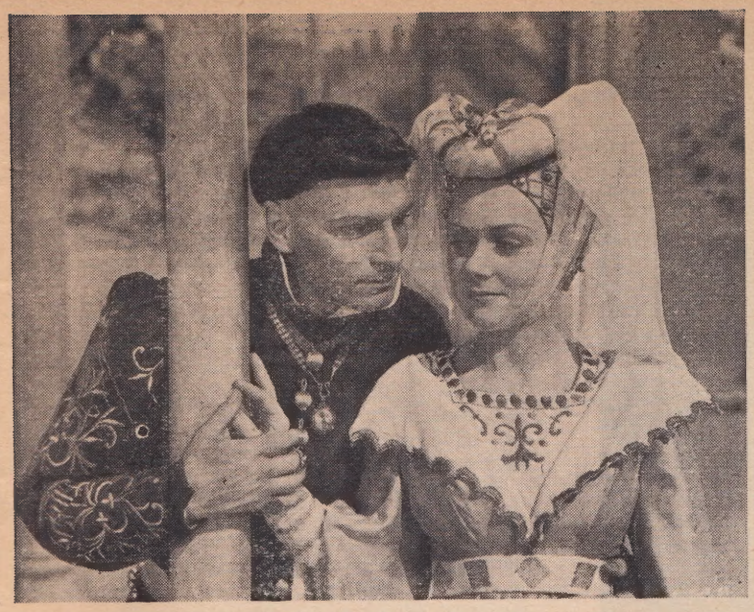
LE CINÉMA ANGLAIS

PENDANT LA GUERRE, l'Angleterre s'est fait une réputation de productrice d'excellents documentaires ; documentaires d'ailleurs aussi longs que beaucoup de grands films, et qui montraient les Anglais et Anglaises ordinaires accomplissant leur devoir quotidien. La présentation en était simple, exacte et artistique, aussi eurent-ils une grande influence sur les grands films commerciaux. Les réalisateurs de films commencèrent à se rendre compte que le public appréciait les thèmes véridiques, situés dans un milieu qui, dans ses moindres détails, serrait de près la vérité. Nous eûmes donc des films comme "Ceux qui servent sur mer" de Noël Coward, qui est l'histoire de l'équipage d'un contre-torpilleur britannique. Aussi, en dépit du fait que, lorsque la guerre éclata en 1939, l'industrie cinématographique anglaise paraissait en danger de s'éteindre, la qualité des films anglais est à l'heure actuelle, supérieure à ce qu'elle a jamais été.

Mais l'Angleterre ne s'est pas contentée de réaliser des films de guerre. Elle a aussi produit des films plus ambitieux, destinés à faire oublier la vie quotidienne plutôt qu'à la réfléchir. Les films historiques, avec leurs brillants costumes et les cérémonies



Ci-dessus, GEORGES-BERNARD SHAW, l'auteur de *César et Cléopâtre*, pièce historique qui fut adaptée à l'écran anglais. — Ci-contre, CLAUDE RAINS et VIVIEN LEIGH dans les rôles-titres du film en couleurs susmentionné, production qui a coûté $5,000,000.



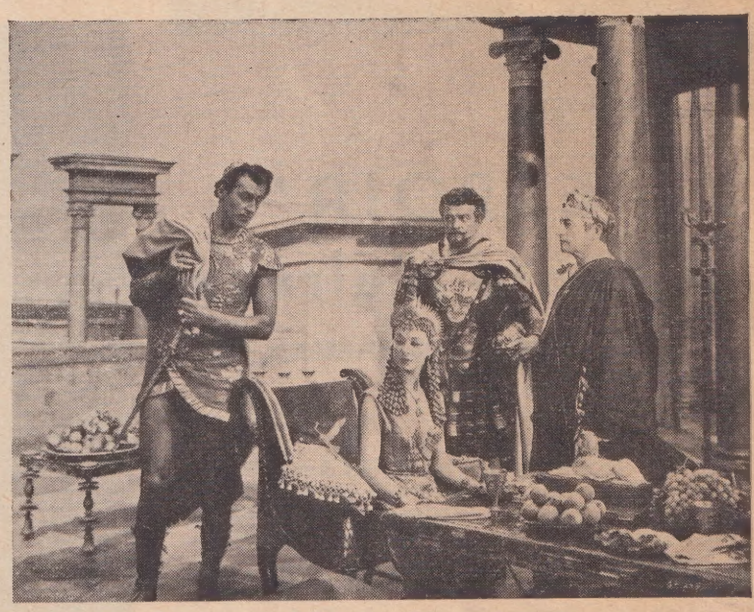
Ci-dessus, photo de gauche, LAURENCE OLIVIER dans le rôle d'*Henri V*, pièce de Shakespeare, le plus grand de tous les poètes anglais. — A droite, une vue de la célèbre Bataille d'Agincourt. Cette mise en scène fut l'une des plus considérables, des plus élaborées de toute l'histoire du cinéma. Les studios anglais entendent produire peu, mais de l'excellent, afin de se tailler une place enviable sur le marché mondial du cinéma, en pleine orientation nouvelle.

pittoresques qu'ils permettent, sont devenus populaires. Là aussi les réalisateurs se sont efforcés d'être exacts jusque dans les moindres détails. L'été dernier, nous avons eu la première de "Henri V", film tiré de la pièce de Shakespeare. Ce film était en couleurs et les réalisateurs avaient étudié très soigneusement les costumes de l'époque, pour obtenir la plus grande exactitude dans les détails et les tons. Ils allèrent jusqu'à étudier les manuscrits richement enluminés qui avaient été faits à l'époque, tant en France qu'en Angleterre. C'est de ces manuscrits qu'ils tirèrent les détails des paysages, des costumes et des maisons. Au lieu de les reproduire de façon réaliste, ils leur laissèrent le charme suranné des dessins du début du quinzième siècle : la séduction provenant de l'absence de perspective et des détails aussi nets dans les fonds qu'au premier plan, l'élégance des navires, caravelles voguant à pleines voiles sur une mer à petites vagues courtes et régulières, la simplicité du palais du roi de France, se dressant sur une petite colline découpée en étroites parcelles cultivées, les unes labourées, les autres encore couvertes de javelles, ou plantées d'arbres. Le film dépeignait également les incidents dramatiques de la bataille d'Azincourt et une scène charmante où le jeune roi Henri V fait la cour à Catherine, fille de Charles VI, qu'il devait épouser par la suite.

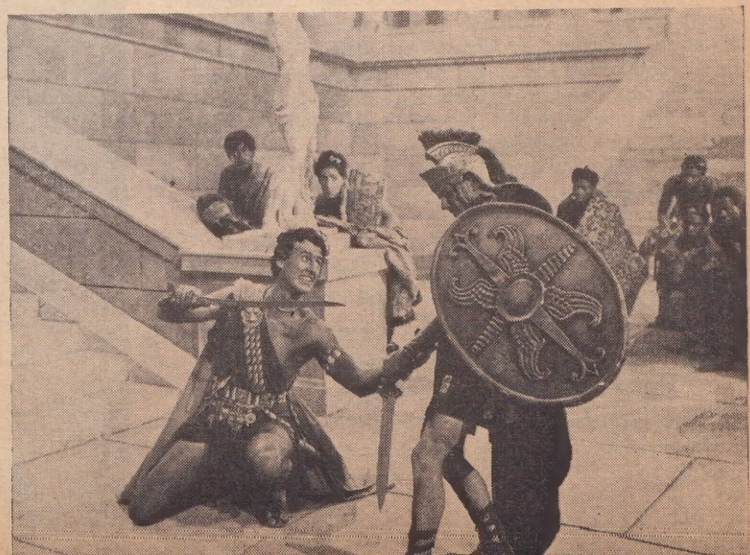
Un film plus récent, "César et Cléopâtre", est situé dans le désert égyptien vers l'an 45 avant J.C. Il est tiré de la pièce de Bernard Shaw, le célèbre auteur dramatique anglais, qui vient d'atteindre sa 90ième année. "César et Cléopâtre" est le film le plus ambitieux réalisé jusqu'ici dans les studios anglais. La production en a coûté $5,000,000. Ce film a pris 21 mois à réaliser. Là aussi, on a donné aux détails l'attention la plus méticuleuse. Egyptologues, costumiers et joailliers, architectes, astronomes, musiciens, furent sollicités de donner leurs avis aux réalisateurs, ainsi d'ailleurs que Bernard Shaw lui-même qui adapta la pièce à l'écran et participa à la réalisation du film. Oliver Messel, qui dessina les costumes et les décors, passa de longs mois à étudier les manuscrits égyptiens, grecs et romains du British Museum, ainsi que des peintures et des photographies apportées d'Egypte. Les rôles étaient tous remarquablement tenus, toutefois citons particulièrement Claude Rains, pour la conviction et l'autorité avec lesquelles il interpréta le personnage de César, et Vivien Leigh, belle et séduisante Cléopâtre.

Il faut placer "L'Evolution d'un Roué" dans une autre catégorie. C'est un film réalisé en collaboration par un écrivain et un producteur qui se spécialise dans les pièces écrites pour l'écran sur des sujets originaux et ayant recours à l'imagination. Le scénario est basé sur une série de tableaux de Hogarth, artiste du dix-huitième siècle, dont les œuvres commentent de façon caustique les mœurs de l'époque. Le "Roué" de Hogarth était un jeune homme qui, héritant d'une fortune sur laquelle il ne comptait pas, se lance dans une vie de plaisirs et de bombances. Hogarth le suit dans sa déchéance, jusqu'à sa mort dans une maison de fous. Le film nous montre un roué moderne, un jeune Anglais qui débute dans la vie en se faisant chasser de l'université. Puis il perd l'emploi qu'il avait en Amérique du Sud dans une plantation de café. Il se met alors à faire de l'automobilisme de course, s'endette, apporte le malheur, et même la mort, à ceux qui l'aiment. Lui, toutefois, ne termine pas sa vie dans un asile d'aliénés. La guerre survient et il devient un audacieux commandant de chars d'assaut. Enfin, il est tué en s'efforçant héroïquement de passer un pont qu'il savait avoir les plus grandes chances d'être miné. Son unique vertu était le courage.

[*Lire la suite page* 36]



Ci-dessus, un somptueux décor de *César et Cléopâtre*, super-film en couleurs dont l'action se passe en Egypte vers l'an 45 avant J.-C. — Ci-dessous, un jeune Sicilien, APOLLODORUS, livre combat à un soldat romain sur les instances de Cléopâtre. Egyptologue, costumiers et joailliers, architectes, astronomes, musiciens furent sollicités de donner leurs avis aux réalisateurs de ce film dont on parle tant.



LE PRIX DELLUC

"ESPOIR" d'André Malraux

Par GEORGES CHARENSOL

(Exclusif au "FILM")

PARMI les huit films que le jury Louis Delluc avait décidé de retenir, il ne faisait de doute pour aucun des membres du jury que le plus fort, le plus original était ESPOIR ; l'œuvre d'André Malraux eut été désignée dès le premier tour de scrutin si l'auteur d'ESPOIR n'était pas devenu Ministre de l'Information. Quelques-uns des jeunes critiques qui décernent ce prix réservé au meilleur film français présenté depuis la libération, hésitèrent à donner au Ministre la couronne que, de grand cœur, ils auraient tendue au cinéaste. ESPOIR, cependant, triompha parce qu'il apparut avec évidence qu'il dominait la récente production cinématographique française.

Ce film, pourtant, n'est pas d'hier. Commencé en 1938, il fut présenté au début de la guerre et serait sorti sur les écrans en 1940 si l'armistice n'avait placé les salles françaises sous le contrôle de l'ennemi. Comment celui-ci aurait-il toléré une œuvre à la gloire des Républicains espagnols ? ESPOIR ne parut donc au grand jour qu'après la Libération. Il fut salué comme un événement, mais le public résista un peu et il n'est pas difficile de découvrir les raisons de cette résistance.

La composition est, au cinéma, de première importance et les spectateurs sont accoutumés à voir une action unique progressant suivant des lois strictement définies. Rien de semblable ici où toute recherche d'effet est rigoureusement bannie, où la scène la plus violente, la plus dramatique, est amenée sans aucune préparation, où tout est situé sur le même plan d'humanité quotidienne.

Rien de moins quotidien cependant que l'action de ce film qui nous retrace quelques épisodes, imaginaires peut-être, mais très vraisemblables, de la guerre d'Espagne. Tout romantisme pourtant en est exclu. Malraux a voulu être vrai, authentique, et il est constamment parvenu, en dépit des conditions plus que difficiles, périlleuses, dans lesquelles ESPOIR fut réalisé.

Si le public est un peu déconcerté par le manque de liaison entre les cinq ou six épisodes [*Lire la suite page* 37]

Photo du haut, une scène d' "Espoir" d'André Malraux, film extraordinairement réaliste tourné en Espagne au plus fort de la guerre civile que connut ce pays.—Ci-contre, l'auteur, écrivain de réputation internationale qui, pour la circonstance, s'est improvisé scénariste, dialoguiste et metteur en scène. ***Photos S.I.F., Ottawa.***

"LA FERME DU PENDU"

UN FILM PAYSAN

Par GEORGES CHARENSOL ***(Exclusif au "FILM")***

EN ÉCRIVANT *La Ferme du Pendu,* M. Gilbert Dupé ne pensait certainement pas que son roman serait, un jour, porté au cinéma. Il s'agit, en effet, d'un drame paysan que rien ne désignait particulièrement pour faire un bon film. Le roman paysan est un genre difficile où Emile Zola, lui-même avec *LA TERRE,* n'a réussi qu'à demi. Le film paysan est plus dangereux encore et on ne peut guère citer que *NENE,* d'Ernest Perochon, comme une œuvre cinématographique acceptable.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le cinéma s'accommode mal du plein air. La prise de vues en extérieurs présente des difficultés que le public ne soupçonne guère. Celui-ci se dit volontiers : pourquoi dépenser tant d'argent pour éclairer des studios, bâtir des décors, quand il n'y a qu'à photographier la nature ? Le malheur, c'est que la nature se laisse malaisément photographier ; il y a la pluie, le froid, le soleil qui donne trop ou pas assez, la difficulté de trouver des décors correspondant exactement à l'action...

Et puis, le cinéma est un art, il ne saurait copier servilement la réalité ; d'où la nécessité de transposer, de recréer la nature pour la rendre "plus vraie". Tout cela peut sembler paradoxal pour le profane, mais les techniciens savent bien qu'il n'en est rien ; ils n'oublient pas l'échec d'Antoine, quand le créateur du Théâtre-Libre voulut porter à l'écran les théories qu'il avait imposées naguère à la scène et tourna en Provence son *Arlésienne.*

Certes, il n'est presque aucun film qui ne comporte un certain nombre de scènes en extérieur, mais celles-ci sont rarement les plus importantes, et on cite des bandes dont tous les décors furent réalisés au studio et qui, par cela même, acquièrent une unité que ne possèdent pas des films où le raccord entre les deux techniques ne se fait pas toujours heureusement.

Cette dualité saute aux yeux les moins avertis dans *La Ferme du Pendu* dont l'auteur, Jean Dréville, a multiplié les paysages et a situé en plein air les scènes principales. Toutefois, il n'a pu éliminer complètement les intérieurs et, si adroit que soit le décorateur Max Douy, on sent tout de suite que la grande salle de la ferme où se déroule une partie de l'action, est un décor factice. On aurait souhaité que le metteur en scène poussât jusqu'au bout le parti-pris et qu'il tournât son film dans un véritable intérieur paysan. Pour ne l'avoir pas fait, *La Ferme du Pendu* perd une partie de l'authenticité que lui confère une présentation extrêmement vivante de certains morceaux que nous n'avons encore jamais vu traiter au cinéma avec cette vigueur. Je citerai tout particulièrement l'enterrement du début où les personnages principaux sont tout de suite solidement campés ; le repas de noce, et surtout les battages menés dans un mouvement excellent et composés comme une toile de maître.

•

Ce sens de la composition, une utilisation très habile de la lumière naturelle donnent à ce film un grand caractère et en font beaucoup mieux qu'une de ces œuvres de série que Jean Dréville nous a offertes souvent jusqu'ici. Il faut mettre pourtant à l'actif de ce jeune cinéaste une réussite que *La Ferme du Pendu* ne dépasse pas, je veux parler de cette *Cage aux Rossignols* où paraissent, pour notre joie, Noël-Noël et les Petits à la Croix de Bois.

Mais peut-être serait-il temps que je vous parle du scénario de *La Ferme du Pendu.*

Les romans paysans adaptés à la radio remportent chez nous d'éclatant succès. La même expérience, mais au cinéma, connaît en France une vogue non moins grande. *"La Ferme du Pendu"* dont nous entretient ici George Charensol, constitue un type intéressant du genre. Nous voyons ici une scène de ce film tourné sur le vif autant que faire se peut. *Photos S.I.F., Ottawa.*

Un gros fermier vient de mourir ; il laisse ses terres à ses quatre enfants. L'aîné est de son digne successeur, âpre, autoritaire et attaché à sa terre au point de tout lui sacrifier. Son cadet se soumet volontiers à sa loi car seules les filles l'intéressent. Le plus jeune manque de caractère et subit aveuglément l'influence de cet aîné qu'il admire. Sa sœur pourtant osera lui tenir tête quand il s'avisera de vouloir l'empêcher de se marier à sa guise. Car, dans cet esprit borné, est née cette idée singulière qu'aucun des enfants [*Lire la suite page* 37]

UN DANGEREUX METIER

Les casse-cou professionnels

Par GASPARD ST-ONGE

COMMENT peut-on rester insensible aux aventures de Ken Maynard et de son magnifique cheval blanc, Tarzan, de Tom Mix et de son fidèle Tony, de Roy Rogers et du fameux Trigger, de George O'Brien, Hoot Gibson, Buck Jones, Jack Holt, Tim McCoy et autres héros du Far-West ? Destinées aux salles populaires, ces *Westerns* bâclés en deux semaines dans les paysages californiens évoquent pour nous les temps héroïques du cinéma. Sous un ciel ensoleillé, les coups de poing et les coups de revolver se disputent l'écran. La poussière des chevauchées enivre la salle et l'on applaudit à tout rompre quand le vilain est fait prisonnier, la belle jeune fille délivrée par l'un de ces chevaliers des temps modernes. L'intrigue est toujours la même, c'est entendu, mais on a quand même raison d'applaudir parce qu'on est témoin de tours de force qui ont demandé un long et dur entraînement et parfois exposé ceux qui les accomplissaient à de sérieux accidents.

C'est tantôt l'enjambement d'une rampe d'escalier et un saut dans l'espace pour s'accrocher au lustre à gaz vacillant d'une taverne noire de fumée ; ou bien un saut prodigieux du haut d'un balcon, un plongeon des hauteurs d'une falaise dans les rapides bouillonnants d'une rivière afin d'échapper aux poursuivants ; c'est surtout les prouesses du cavalier qui feint d'avoir été mortellement blessé et se suspend par un pied à l'étrier tandis que son fidèle coursier le transporte en lieu sûr, à une allure vertigineuse.

Les films de cowboys ont passé de mode. Il n'en est pas de même des films d'aventures : *Monte-Christo, Robin Hood, Les Trois Mousquetaires,* etc., n'ont rien perdu de leur popularité, on a pu en juger récemment par le succès du *Bandit of Sherwood Forest* et de *San Antonio.* Ce genre de rôle était jadis le triomphe de

Douglas Fairbanks, père. Son fils lui a succédé et aussi Robert Donat, Cornel Wilde et Errol Flynn. Ce dernier se spécialise dans les histoires de piraterie.

N'oublions pas non plus les nombreux films de guerre, surtout ceux qui ont trait à l'aviation, qui ont illustré des hauts faits qui ne devaient rien à l'imagination.

On se souvient de la chansonnette popularisée dans le temps par Lys Gauty où l'avis suivant est donné : "Tu vas... tu vas... te casser la g..." A voir les photos illustrant l'article ci-dessus, on croirait bien que l'auteur de la scie pouvait avoir en vue ces doublures casse-cou dont c'est le dur métier de se lancer par les fenêtres, de sauter des balcons ou de se lancer tête première dans les escaliers. Mais il n'y a point de sots métiers et ce dernier est indispensable à certains genres de films, comme on verra. ***Photo Warner Bros.***

Dessin de F.-L. NICOLET

LA VENGEANCE DE TATI

Yvonne Gueheunec travaillait dans le bungalow. On voyait des perles de sueur briller sur sa peau mate. Le soleil fonçait sur la baie d'Along et semblait viser la véranda. La jeune femme s'arrêtait parfois pour s'éventer.

Un boy jaune entra, portant une enveloppe cachetée :

— Voici une lettre pour Madame Ingénieur, dit-il en saluant respectueusement. Elle vient d'Hanoï.

— Une lettre pour moi ! s'étonna Yvonne. Qui peut m'écrire de là-bas ? Nous n'y connaissons personne.

— C'est un homme qui vous écrit, je crois, remarqua le Chinois, qui attendait, les mains croisées sur le ventre.

— C'est bon, fit la jeune femme. Tu peux te retirer, Lao. Je n'ai pas besoin de toi.

Une fois seule, elle commença la lecture de sa lettre. A mesure qu'elle la poursuivait, ses joues blêmissaient, ses doigts tremblaient. A peine eut-elle lu les trois pages de cette longue missive et dévoré des yeux la signature qu'elle se laissa aller sur le fauteuil d'osier. Puis, par une réflexion rapide, elle se ranima, jeta un regard apeuré autour d'elle et cacha l'épître dans son corsage, avec un mouvement précipité. Un bruit familier venait de se faire entendre dans la pièce voisine. Yvonne cria :

— Est-ce toi, Alain ?

En dépit de ses efforts, sa voix était brisée et une vague glacée passait sur son corps.

— C'est moi, chérie.

La portière de bambou venait de se soulever et un grand garçon aux prunelles bleues apparaissait, les vêtements tachés par le travail :

— Ne me regarde pas, chérie, dit Alain Gueheunec, en guise de bonsoir ; je suis mis comme un brigand. Je reviens d'une expédition en profondeur : sept cents pieds au-dessous de la terre. Enfin, les rails et les traverses sont posés. Mais... qu'as-tu ? On dirait que tu es bouleversée ?

— Je... j'ai été un peu fatiguée, il y a quelques instants, répliqua-t-elle.

— Vraiment ! fit Alain en fronçant le sourcil. Tu sais que le repos est nécessaire dans ce climat. Tu auras abusé de tes forces.

— Oui, c'est cela. Le temps était relativement doux, aujourd'hui et, au lieu de faire la sieste, j'ai cru pouvoir aller faire un tour avec la voiture. Cette circonstance a causé mon indisposition. Mais il n'y paraîtra plus d'ici le dîner. Ne t'inquiète pas, Alain chéri.

Le jeune homme fit un pas vers sa femme, déposa sur son front un baiser léger et disparut pour aller mettre de l'ordre dans sa toilette.

Yvonne resta encore dans la véranda, les yeux fixés sur les îlots multiples de la baie. Un coup de sifflet retentit. Elle imagina le train de charbon qui passait, non loin de là. Sur la mer, deux cargos fendaient lentement les flots. Mais la jeune femme, d'ordinaire attentive à tout ce qui animait ce rivage enchanté, demeurait distraite.

— Ah ! que tu es bien ici ! s'écria Alain en revenant, net et clair dans un costume de toile blanche. Et qu'il est agréable à un ingénieur des mines de Hongaï de retrouver sa femme bien-aimée, en sortant d'un puits !

— Sans doute, répondit-elle d'une manière absente.

Il sourit pourtant.

La conversation continua avec peine. Yvonne paraissait singulièrement indifférente, ou préoccupée d'une affaire personnelle. Elle ne parvenait pas à fixer son esprit sur les sujets d'entretien que cherchait son mari. Elle pâlissait ou rougissait par moments, sous l'influence d'une pensée secrète, sur ses traits passait une expression triste et humiliée qu'Alain ne lui connaissait pas.

Lorsque fut venue l'heure du coucher, le jeune mari mit ses bras autour du cou de sa femme et plongea tendrement son regard dans les iris noirs craintifs.

— Tu as quelque chose, mon Yvonne, murmura-t-il. Te sens-tu toujours souf-

frante ? As-tu éprouvé une contrariété, un ennui ?

— Non, je n'ai rien, dit-elle en se reculant avec un geste de frayeur.

— Tu n'étais pas ainsi auparavant. La baie ne t'enthousiasme-t-elle plus ? Regrettes-tu la France ?

— Oh ! non... Non, Alain, répondit-elle, tandis que des larmes venaient mouiller ses cils.

— C'est bien vrai ? La solitude à deux, dans ce port charbonnier, ne te pèse-t-elle pas ?

Elle secoua la tête. Ardemment, il ajouta :

— Parce que, si tu partais, si tu voulais retourner à Paris, ou à Toulouse, qu'est-ce que je deviendrais ? J'étais seul au monde, lorsque je t'ai connue. La vie ne m'avait apporté que des deuils. La mine avait pris mon père, comme elle avait pris le sien. Ici aussi la lutte est dure. Une concession dans une colonie, c'est une entreprise commerciale qu'il faut défendre contre les intrigues des voisins. Pourtant, si tu me restes, je trouverai mon sort enviable. Mais que deviendrais-je, chérie, si je ne t'avais plus ?

— Mon Alain, je ne te quitterai pas, balbutia-t-elle en fondant en larmes.

— Que l'avenir me conserve mon bonheur, répondit le jeune homme en pressant sa femme sur son cœur et en s'efforçant de la consoler.

C'était la première fois qu'il la voyait pleurer depuis leur mariage et, malgré les paroles qu'elle venait de prononcer, il se sentit saisi d'un effroi instinctif.

•

Le lendemain, quand l'aube se levait à peine sur la nuit exotique, Yvonne dit à son mari :

— Puis-je me servir de la voiture, ce matin ?

— Où comptes-tu aller ?

— J'ai quelques emplettes à faire à Hanoï. Je voudrais profiter des premières heures du jour.

— Eh quoi ! Si loin ! J'ai envie de t'accompagner.

— Ne laisse pas ton travail pour moi, je t'en prie. Je sais suffisamment bien conduire pour aller beaucoup plus loin.

— Oui, mais il faut passer la rivière.

— Il y a le bac. D'ailleurs, j'emmènerai Lao.

— Comme tu voudras, répliqua Alain, qui pensait qu'il serait imprudent de la contrarier.

Ils étaient venus en Indochine dès après leur mariage. Il y avait un an. Le climat commençait peut-être à éprouver sa femme.

Cependant, comme ils prenaient ensemble leur petit déjeuner, il proposa :

— Fais un détour et, en passant dans la forêt, prends Tati. Elle sera contente d'aller à Hanoï.

Yvonne fit un geste dénégation.

— Veux-tu, dit-il, que je l'envoie chercher par Lao ?

Elle devint pâle et répliqua, presque irritée :

— Tati serait la dernière personne à qui je demanderais de m'accompagner.

— Chérie, pourquoi repousses-tu les services de cette jeune Chinoise, alors qu'elle ne demande qu'à t'être utile, dans ce pays que tu connais imparfaitement, même aujourd'hui ? Le père et les trois frères de Tati travaillent sous mes ordres. Je n'ai qu'à me louer d'eux. Tu vois que ma proposition...

— C'est à toi de me dire pourquoi j'éloigne Tati de mon foyer, coupa Yvonne.

Alain, interloqué, réfléchit un moment. Il était malhabile à résoudre ces sortes d'énigmes. Il but donc son thé et sortit, après avoir souhaité un bon voyage à sa femme.

A midi, quand il rentra, Yvonne était de retour au bungalow et paraissait plus calme. Elle était vêtue d'une robe de toile bise, sans manches. Il prit ses poignets et laissa remonter ses mains le long des bras nus. Soudain il remarqua avec étonnement :

— Tu n'as plus ton bracelet ? Ce cercle d'or que tu m'avais promis de ne jamais quitter, tu ne le portes plus ?

— Pardonne-moi, Alain... Je... J'ai été assez sotte pour le perdre, répliqua-t-elle en se troublant. Il y a quelques jours, au bord de l'eau, j'ai plongé ma

Notre récit d'amour complet

par

MICHÈLE DE COUSSAC

main dans les flots... Et le bracelet aura glissé dans la mer.

— Tu m'étonnes ! Je croyais avoir vu ce cercle à ton bras hier soir, lorsque tu ouvrais ton éventail.

— Oh ! non ! Tu te seras trompé, Alain. Voilà au moins trois jours que je ne retrouve plus mon bracelet.

— Je suis fâché que tu aies perdu ce bijou, dit le jeune homme d'un air contrarié. Ce n'est pas pour sa valeur, mais il était un symbole à mes yeux : celui de ton amour. Je te l'avais offert le lendemain de notre arrivée ici, tu te souviens ? Il portait ces mots, gravés en caractères hindous : Loin des yeux, près du cœur. Ainsi, lorsque je descendais dans la mine, seul en apparence, il me semblait que tu m'accompagnais, et que tu le ferais tant que tu porterais ce bracelet à ton bras.

— Quel enfantillage ! dit Yvonne dont la poitrine se gonflait. Tu sais bien qu'avec ou sans ce cercle d'or, j'aurai pour toi la même tendresse, le même attachement. Ne parle pas toujours de notre séparation ou de la mort de notre amour.

— C'est vrai, dit-il, j'ai tort de me montrer superstitieux. Mes Chinois le sont à un tel point ! Raconte-moi ce que tu as fait à Hanoï, ce sera préférable.

Elle répliqua dans un essai de sourire :

— Cela est mon secret.

Puis, après une réflexion de cinq secondes :

— Des achats pour notre logis. Il y a de si jolies choses dans cette merveilleuse Indochine ! Mais j'aime mieux ce qu'on fabrique dans le pays que ce qu'on y importe.

•

Alain questionnerait les boys. Depuis une demi-heure, il était rentré et pas de trace d'Yvonne dans le bungalow. Il avait essayé de patienter, de raisonner. Il sentait faiblir en lui toute volonté. Déjà, ses lèvres s'étaient plusieurs fois entr'ouvertes. Il avait résisté. Enfin, il cria :

— Vao-Buk !

Le bep — le cuisinier — accourut, une casserole à la main. Il était en train de tourner une sauce.

— Pour quelle heure Madame a-t-elle commandé le dîner ? s'informa Alain.

Le bep plissa drôlement les paupières :

— Madame Ingénieur rien dire à Vao-Buk.

— Bien. Envoie-moi Lao.

Lao avait été à l'école française. Il comprenait beaucoup de choses et s'exprimait facilement. Alain le regarda avec anxiété :

— Sais-tu où est Madame ?

— Madame Ingénieur est sortie à cinq heures avec la voiture.

— Cela m'étonne qu'elle ne soit pas rentrée.

— Elle devait faire une longue course.

« Pourquoi ne m'a-t-elle pas prévenu ? » pensa le jeune homme. Puis, tout haut :

— Dans quelle direction ?

— Elle ne me l'a pas dit. Madame Ingénieur ne parle presque plus depuis qu'elle a reçu cette lettre.

— Quelle lettre ?

— Une lettre d'Hanoï.

Les yeux d'Alain se rivèrent encore davantage à ceux du boy :

— Et quand elle a reçu cette lettre, Madame a paru troublée ?

— Elle s'est demandé qui pouvait lui écrire de la ville ; puis elle m'a ordonné de sortir.

Le jeune homme ferma douloureusement les paupières. Allait-il questionner davantage ? Le Jaune savait-il la vérité ?

De longues minutes passèrent. Il avait presque oublié Lao, toujours debout devant lui, le masque hermétique. A la longue, il dit :

— Pourvu qu'il ne soit pas arrivé d'accident à ma femme !

— Fong-Tchoue — le Dieu des chinois — est maître de la vie et de la mort, répondit le Chinois.

— Lao, pars immédiatement sur la route d'Hanoï.

— Monsieur Ingénieur croit ?...

— Je pense, oui...

Le petit homme s'inclina :

— Je pars tout de suite, maître !

Alain se mit à marcher de long en large. Il n'osait sortir, lui, de crainte qu'elle revînt. Mais une tristesse si lourde, si poignante l'envahissait, qu'il n'aurait pu demeurer immobile sans gémir.

Il releva la tête. Non, il se refusait à attaquer le caractère de sa femme. Ne lui avait-elle pas dit, la veille encore, qu'elle l'aimait et ne le quitterait que pour la tombe ?

MOI, MAUVAISE HALEINE?

76% des adultes ont mauvaise haleine!

Des épreuves scientifiques établissent *indubitablement* que, dans 7 cas sur 10, la **POUDRE DENTIFRICE COLGATE** enraye rapidement la mauvaise haleine!

ECONOMISEZ! Comparée à d'autres marques bien connues une grosse boîte de Colgate vous procure jusqu'à 30 brossages supplémentaires et la boîte géante, jusqu'à 46 brossages supplémentaires—cela sans un sou de plus!

FUMEURS! L'emploi de la Poudre Dentifrice Colgate est un des moyens les plus faciles de combattre l'haleine et les taches accasionnées par le tabac! Achetez Colgate aujourd'hui!

POUDRE DENTIFRICE COLGATE 25c 40c

PURIFIE L'HALEINE TOUT EN NETTOYANT LES DENTS

coupon d'abonnement

Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

☐ *Important*—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....
Adresse .....
Ville .....
Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Bientôt, il perçut le bruit que fait une voiture en stoppant. Il s'approcha du vitrage et vit Yvonne qui descendait de l'auto. Elle paraissait agitée et se montra confuse de son retard. Lao était près d'elle.

— J'ai été de nouveau à Hanoï, dit-elle, afin de passer au commissariat. Il m'est venu à l'idée que j'avais peut-être égaré mon bracelet dans la ville!

— Regrettes-tu vivement d'avoir perdu ce bijou? demanda Alain en la tenant fermement contre lui.

— J'en suis très tourmentée.

— Non, dit-il, ce n'est pas la perte de ce bracelet qui te tourmente. N'est-ce pas plutôt cette lettre que tu as reçue?

— Une lettre?... Qui t'a dit?

Puis elle baissa les paupières pour échapper au regard scrutateur. Alain allait-il lui arracher son secret?

— Pourquoi ne veux-tu pas que nous en parlions ensemble.

Elle répondit vaguement:

— Oui, bien sûr!

— Ce serait si simple!

Il s'attendait à tout. Il n'hésitait pas. Il fallait savoir. C'était intolérable de rester sur des suppositions. Il pensa: Sa révélation portera un coup mortel à notre amour.

Et, juste à ce moment, Yvonne releva les paupières. Elle dit:

— Cette lettre est d'une jeune fille avec qui j'ai été très liée à Paris et... qui s'est égarée. Pour cacher sa honte, elle est partie aux colonies. Elle pensait trouver du travail. Son espoir a été déçu. Et, aujourd'hui, mon ancienne amie se trouve dans une détresse affreuse.

— Comment a-t-elle su ton adresse? demanda Alain, sans la lâcher.

— L'adresse de la femme d'un ingénieur, dans un port charbonnier du Tonkin, est facile à découvrir.

Il desserra son étreinte:

— Et, sachant que tu es devenue la femme d'un ingénieur, elle te demande du secours?

— Oui, c'est cela. Mais aussi, elle est malade.

— Tu as été la voir?

— J'en viens.

— T'aurais-je empêchée d'y aller?

— Je ne sais pas... Mon amie est tombée si bas! En France, elle a contrefait l'écriture de son patron.

— Avais-tu de l'argent? demanda Alain, sans répondre à cette dernière révélation. En tous cas, ta bourse doit être à sec. Mais, j'y pense... Je pourrais faire envoyer un chèque à cette personne en gardant l'incognito. Cela serait plus délicat qu'une aumône directe.

— Oh! non, non, merci, mon Alain, dit Yvonne précipitamment.

Et lui qui s'était promis d'être confiant, posa cette question:

— N'as-tu pas la lettre sur toi?

— Je ne sais pas où je l'ai mise, répondit-elle après avoir fouillé quelques secondes dans son sac.

— Tu l'as égarée!... C'est curieux! Toi qui es si soigneuse et qui range les bouts de ficelle... Tu n'as vraiment pas de chance depuis quelques jours.

— C'est vrai, murmura-t-elle d'une voix humble.

Alain la contempla longuement. Ce regard attendri versait dans l'âme d'Yvonne un trouble immense. Elle eut envie de crier: Ne me regarde pas ainsi!

Mais un sentiment de sécurité la retint.

Et la soirée coula, morcelée en des habitudes où la jeune femme s'installait. Avec la nuit, elle reprenait pied dans l'existence qui était la sienne depuis un an, et dont elle redoutait, tant que durait le jour, qu'un incident y vînt mettre fin.

•

Tout en surveillant le bord des cratères, Alain se disait en méditant: Dois-je la croire? Après tout, je n'ai rien de précis à lui reprocher. Yvonne a retrouvé une amie. Yvonne a perdu son bracelet... Il n'y a rien là d'extraordinaire!

Des suppositions absurdes succédaient dans son esprit à des idées aussi vagues que déchirantes. Elles effaçaient toute trace de couleur sur ses lèvres, sur son front et sur ses joues.

Je ne pourrai pas vivre longtemps ainsi! se dit-il vers le milieu de l'après-midi.

Un ordre du directeur général le retenait au chantier. Il ne rentrerait pas déjeuner au bungalow, mais prendrait son repas dans le poste de radio. Un paquebot venait de transmettre des renseignements inquiétants sur la situation atmosphérique. Il était prudent de veiller.

— Très grosse mer, dit le radio.

— Oui, répondit Alain Guelheunec, qui essaya de fixer son esprit sur l'éventualité d'une tempête sur Hongaï.

Mais, aussitôt, s'insinua cette pensée dans son cerveau: Est-elle seule?

En dépit de ses efforts, il était jaloux. Il souffrait.

•

Yvonne traversa la rivière sur le bac. L'eau était d'un noir de houille. De gros papillons dansaient sur les rives herbues. A droite, s'étendait la forêt à la senteur tropicale. Quel silence! Et pas un souffle.

La jeune femme s'assura que le bateau était reparti et se dirigea vers une épaisse barrière de cocotiers et de palmiers.

Tandis qu'elle atteignait les arbres, une voix dont elle reconnut l'accent la transperça:

— Vous vous promenez seule, Madame Ingénieur. Vous ne voulez plus de la pauvre Tati?

Yvonne se retourna sans avoir eu le temps de se composer un visage.

— Le temps est bon, aujourd'hui, continua Tati avec des intonations caressantes et puériles. Ne vous ennuierai-je point en vous accompagnant?

— Pas du tout, dit Yvonne poliment.

Les deux jeunes femmes marchèrent ensemble. Malgré l'impatience dont elle tremblait, Yvonne engagea la conversation. Mais, tout en parlant, elle prêtait l'oreille aux échos de la forêt, et le moindre cri d'oiseau la faisait tressaillir.

Lorsqu'elles furent arrivées au sentier qui conduit à un petit temple, la Chinoise annonça à sa compagne qu'elle avait l'intention d'y aller prier le dieu qui protégeait sa tribu. Elle lui demanda si elle voulait la suivre ou l'attendre à cet endroit.

— Ne vous inquiétez pas de moi, dit vivement Yvonne, je rentrerai seule à Hongaï.

Tati alla dans la direction d'une petite lumière rouge, qui brillait sur la façade

d'une construction baroque. Yvonne erra quelques minutes sous les ombrages, puis reprit en sens inverse le chemin qu'elle venait de parcourir.

Une fois sur la route, elle rentra de nouveau dans la forêt par un autre côté. Elle s'y engagea d'un pas sûr et rapide, ouvrit sans bruit la porte d'une case abandonnée, et la referma aussitôt derrière elle.

Cependant, la Chinoise savait que sa ruse serait inutile. Elle savait exactement ce qu'elle allait faire. Quand elle fut arrivée à la route, elle jeta sur les alentours un coup d'œil sérieux. Rien ! Mais elle voyait en elle-même une habitation dans une clairière, un toit de chaume... deux étages sur pilotis...

Un regard perçant les murs, elle se disait : Qui donc va-t-elle retrouver là ?

Avec plus de précautions encore qu'Yvonne, elle s'avança vers la case. Elle avait renoncé à marcher sur le tapis craquant, et rampait, en arrachant d'une main violente les lianes qui pendaient sur son front.

A une courte distance de l'habitation, elle se redressa et se glissa dans les bambous, retenant son haleine, serrant les plis de son voile autour de sa poitrine.

Elle pensa : Si Madame Ingénieur est déjà venue, elle est peut-être là pour longtemps, mais j'attendrai. Elle finira bien par sortir !

La case semblait déserte. Tati examina tous les détails, vit aux abords du logis de l'herbe foulée, des traces de pas. Mais la porte demeurait close. Fiévreuse, la Chinoise attendit.

Enfin, des sons s'élevèrent dans l'intérieur de la case. Peut-être des sièges renversés, ou un objet brisé ? Puis la porte tourna sur ses gonds, et Yvonne parut sur le seuil. Elle avait un visage blanc et un regard anxieux ; pourtant, un doux sourire passa sur ses lèvres lorsque l'autre se montra.

Eh bien ! oui... Tati le savait d'avance. Un pressentiment le lui avait dit. Fong-Tchoue l'avait inspirée. Madame Ingénieur avait un rendez-vous avec un homme. La Chinoise s'accroupit sous les feuilles, ne cherchant plus qu'à écouter.

— Au revoir, ma chère, chère Yvonne, disait un garçon maigre, mal vêtu. Tu es mon unique soutien, ma suprême espérance. Sans toi, je n'aurais ni désir, ni force. Je serais confondu dans la foule des malheureux.

Il tenait la main de la jeune femme sur le point de s'éloigner.

— Au revoir, mon pauvre Pierre ! Je t'écrirai. Je reviendrai. Je penserai à toi, dit Yvonne.

Tati, alors, se releva prestement. Elle n'avait plus qu'à regagner son village, en attendant une occasion de livrer le secret surpris. Fong-Tchoue lui enverrait cette occasion. Elle en était certaine. Cette étrangère possédait le cœur de celui qu'elle aimait en cachette, mais il lui restait la vengeance. C'était une joie aussi, un but à toucher, une tâche à accomplir. La Chinoise, frémissante, avançait à une allure rapide. Dans son amertume et sa fièvre, elle avait une expression de volonté qui montrait assez qu'elle n'hésiterait pas.

•

C'était peu d'aller trouver Alain Guelheunec et de lui dire : Votre femme va

QUELLE SOUFFRANCE

La Grande Dame et la Femme de Corvée

ONT-ELLES EN COMMUN?

La fille d'un riche, élevée dans l'opulence et diplômée de la meilleure Université. Qui pourrait croire qu'une si belle personne put avoir le moindre souci?

Une femme de corvée, qui a vécu dans l'indigence depuis son enfance, un sujet de pitié pour les passants.

Et cependant il est un genre de souffrance qui affecte souvent l'une et l'autre de ces femmes. C'est que de nombreuses filles et femmes—riches ou pauvres—sont, de par leur *nature physique*, sujettes à des symptômes douloureux à 'certains jours' du mois.

C'est une chose que vous ne devriez pas traiter à la légère

Si le dérangement des fonctions mensuelles de la femme *vous* cause alors des crampes, migraines, maux de dos, s'il vous rend nerveuse, faible, fatiguée, agitée, irritable au point qu'on cherche à s'éloigner de vous—*ne prenez pas la chose à la légère!*

Commencez tout de suite l'essai du Composé végétal Lydia E. Pinkham pour soulager ces symptômes. Le Composé Pinkham FAIT PLUS que soulager cette douleur mensuelle. Il soulage AUSSI les sensations de nervosité, d'agitation, de tension nerveuse qui en résultent. Toute femme sensée tiendra à faire l'essai de ce médicament!

Que de milliers et de milliers de filles et de femmes le Composé végétal Pinkham n'a-t-il pas soulagées depuis plus de 70 ans! Le temps a *démontré* que c'est un des médicaments les plus efficaces du genre. Voyez s'il ne vous fera pas également de bien!

COMPOSÉ VÉGÉTAL
Lydia E. Pinkham

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.
Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

visiter un homme qui se cache dans les bois. Il fallait une preuve de cet affreux mystère.

Longtemps, Tati pria son dieu.

Soudain, une circonstance se présenta, sous la forme d'un petit coolie du village qui se battait avec ses camarades.

— Que tiens-tu là ? Une lettre ? demanda la jeune fille intriguée, après avoir séparé les combattants.

— Oui... oui... dit le coolie. Une lettre que le monsieur m'avait donné à porter.

— De quel monsieur parles-tu ?

— De celui qui est habillé comme un Européen. Un maigre.

— Et où demeure-t-il ?

— Dans l'ancienne case de Vaï-Sinh. Un bien drôle d'endroit pour un Blanc !

— Ce monsieur t'a chargé de remettre un papier dans une enveloppe ?

— Oui. A la jolie dame de l'ingénieur qui habite Hongaï.

— Eh bien ! mon garçon, je vais justement chez elle. Tu sais que je suis son amie. Je lui donnerai la lettre. Et va jouer avec tes camarades.

— Oh ! merci, dit l'enfant.

L'enveloppe s'était déchirée dans la bataille. Elle livra aux regards de la Chinoise des mots explicites :

Mon Yvonne chérie... l'après-midi... T'attendrai tant qu'il faudra... J'espère tout de ta tendresse généreuse... Te demande pardon à genoux... *Pierre.*

•

Le lendemain de cette scène, Alain demanda à Yvonne de l'accompagner jusqu'au chantier. La jeune femme fut au supplice tant que dura la promenade. Que se passerait-il à l'avenir ? Yvonne aurait-elle la force de continuer longtemps son mensonge sublime ? Elle écoutait Alain d'une oreille distraite, répondait d'une voix plus distraite encore. Au bout d'un quart d'heure, elle témoigna le désir de retourner sur ses pas.

— Je te laisse, dit-elle.

— Tu veux rentrer au bungalow ?

— J'ai quelques courses à faire.

Il l'embrassa au front et partit promptement du côté de la mine. Elle le suivit des yeux ; puis, quand il eût disparu au tournant du chemin, elle courut presque pour regagner la maison. Enfin, elle était seule ! Ces derniers jours, cette idée lui était venue plus d'une fois que ses visites à la case de la forêt pouvaient être découvertes. Elle la chassait toujours pour que rien ne troublât l'harmonie de son existence. Mais à certaines heures, l'idée prenait corps et s'imposait.

Et maintenant, la réalité toute nue se dressait en face d'elle. Alain soupçonnait le pire .. Et Tati, elle n'en doutait pas, avait découvert la retraite de Pierre. Elle revoyait la Chinoise apparaissant à l'orée du bois où poussaient les cocotiers, le sourire sur les lèvres, le regard inquisiteur. Il ne restait plus à Yvonne qu'à prévenir Pierre qu'il eût à changer de gîte. Elle ne pouvait retourner dans la forêt. Elle sortit à la recherche du coolie qui leur servait d'intermédiaire et lui remit un mot :

— Pour le Monsieur, dit-elle, qui habite l'ancienne case de Vaï-Sinh.

L'enfant partit sans répondre.

•

Yvonne arriva un soir brûlant dans le quartier indigène d'Hanoï.

Maintenant, elle attendait Pierre qu'elle était venue rejoindre dans sa nouvelle cachette, en rasant les murs. L'heure du rendez-vous qu'elle lui avait donné était passée. Il ne rentrait pas. Que faisait-il dehors ? S'il s'était donné la mort ! Elle se souvenait du trouble profond qui, la semaine précédente, dans la forêt, envahissait le jeune homme.

Se tuer ! Elle l'accusait d'un crime gratuit... Sa fièvre croissait avec l'attente. Les minutes s'égrenaient et Pierre ne paraissait toujours pas. Déjà, le crépuscule commençait à s'épandre lentement, et Yvonne, anxieuse, demeurait enfoncée en ses songeries cruelles comme un fer retourné vingt fois dans la plaie.

Soudain, la clé grinça dans la serrure. C'était Pierre, craintif et indécis comme d'habitude. Machinalement, il lui tendit la main.

— Ah ! te voilà, fit-elle impatientée.

Il revenait d'une longue course à travers bois, la réclusion lui étant insupportable. Il avait déjeuné, au hasard, n'importe où, et pendant cette longue course, cent fois il s'était dit : On nous a vus.

Il alluma une bougie. Alors, seulement, à la rouge lueur qui vacillait, il aperçut Yvonne inquiète, pâle, nerveuse :

— J'ai trouvé à louer cette pièce, dit-il, et aussitôt je t'ai fait parvenir une clé pour que tu puisses venir à l'improviste.

— Oui. Mais voici deux heures que je t'attends. Tu en es surpris, après ce qui s'est passé ?

— Non ! Je connais assez ton cœur pour savoir qu'à Hanoï comme dans le bois tu viendras me retrouver.

— C'est Tati, cette jeune fille chinoise à qui Alain et moi nous avons fait du bien, qui nous a aperçus. Ses frères travaillent dans la mine.

— Que faire ? demanda-t-il comme hébété, en tombant sur une natte de raphia.

— Partir d'ici, dit-elle, quitter Hanoï.

— Partir ! répéta-t-il.

— Oui. J'ai pensé... Il me semble que tu pourrais trouver un emploi.

— Que veux-tu que je fasse, puisque je n'ai rien appris !

— Mais une pareille situation ne peut pas durer.

— Tu as raison, il faut mourir, répondit-il d'une voix sourde, basse, un peu rauque.

— Non, Pierre, non pas ça.

— Mourir, dit-il pour la seconde fois, d'un ton plus animé.

— Non, voyons !

— C'est mon unique ressource.

Elle gardait le silence, oppressée, haletante. Cette conjoncture l'accablait d'un poids incroyable. Il ne la regardait pas, mais une rancœur amère se lisait sur son visage. Au fond, peut-être regrettait-il la forêt ? Après avoir décidé de se cacher dans ce réduit de briques d'une ruelle chaude d'Hanoï, souhaitait-il brusquement quitter cette geôle pour un risque, n'importe quel risque !

Elle fit doucement :

— Voyons, Pierre, il est des emplois qui n'exigent pas de connaissances spéciales.

Il se leva, affectant tout à coup une suprême indifférence :

— Travailler : Au fait pourquoi pas ? On me demandera mes papiers, mon casier judiciaire et... mais oui... bien sûr ! mes certificats de bonne conduite. Eh ! Eh ! après ça tu seras vite débarrassée de moi, n'en doute pas.

Yvonne soupira, des larmes au bord des yeux, saisie par cette perspective du châtiment auquel Pierre n'échapperait pas s'il rentrait en contact avec le monde des honnêtes gens.

— Mon Dieu ! fit-elle, cherche un autre moyen, invente quelque chose pour sortir de l'impasse où nous sommes !

Il lui prit les deux bras :

— Reculerais-tu devant la responsabilité de tes actes ? Lorsqu'on a fait un geste tel que le tien, on en accepte toutes les conséquences.

Elle eut un mouvement de révolte :

— Espères-tu donc qu'Alain ne me demandera pas des explications sur ma conduite ? s'écria-t-elle avec violence. Ah ! j'ai déjà subi de sa part des interrogatoires. Si tu savais comme j'en ai assez de cette dissimulation !

— Pourtant, dit-il avec une sorte de cynisme, tu es là !

— Si j'ai pu venir ce soir, c'est que mon mari est en tournée de prospection dans les environs d'Hongaï. L'occasion ne se renouvellera peut-être pas d'ici longtemps.

Il comprit qu'il n'avait pas d'autre moyen pour continuer à s'assurer sa protection que de faire fondre son cœur de tendresse :

— Quitter ce pays ! dit-il alors comme en rêve. Tu sais bien que je ne peux plus reprendre goût à la vie sans toi. Si je pars, si tu cesses tes visites, j'irai où vont les désespérés dont l'honneur est perdu, dont le nom est flétri, et qui ne croient à rien, ni au bien, ni à la vertu, ni à la justice. J'irai où vont les hommes comme moi, dans la boue.

— Pierre, Pierre, que dis-tu ? s'écria la malheureuse, frappée en pleine fierté.

— Je suis tombé si bas que si je n'avais pour soutien l'exquise créature que tu es, je n'aurais pas trouvé une seule main tendue vers mon abjection.

Ces paroles vibrantes émouvaient Yvonne, ainsi que le mauvais garçon l'avait pensé. Elle était debout. Elle avait secoué sa colère. Il ne restait de nouveau en elle qu'une affectueuse pitié.

Il reprit presque bas :

— Non, je ne puis partir, ni chercher un emploi. Tu me blâmes parce que je répugne aux extrémités auxquelles tu te résous. Tu les acceptes parce que tu es femme.

Elle coupa douloureusement :

— Et parce que je suis la femme d'Alain.

— Oui ! Mais sois calme et patiente, je t'en supplie. Ce n'est pas par de la violence et du désespoir que nous conjurerons le péril. Assieds-toi près de moi sur la natte, et parlons raison.

Elle céda, vaincue par l'étrange influence que ce malheureux exerçait sur elle. Elle refoula en elle les sentiments que lui inspiraient ses perpétuelles faiblesses.

— Es-tu sûre, demanda-t-il, que cette fille chinoise connaisse notre retraite ?

Votre miroir vous rend-il HONTEUSE de votre peau ?

Si oui, cette découverte de gardes-malades vous aidera à l'embellir

Peut-être votre traitement actuel est-il préjudiciable à votre peau. L'enduire de cosmétiques ne fait qu'empirer les choses. Commencez plutôt à vous servir de la nouvelle Crème NOXZEMA, aujourd'hui même.

Les infirmières ont été parmi les premières à découvrir l'action de NOXZEMA sur les boutons et les imperfections de la peau. La raison en est que sa formule est médicamenteuse. Elle renferme des ingrédients qui, non seulement soulagent et adoucissent les peaux rugueuses ou sèches, mais aident vraiment à atténuer les imperfections et les irritations de la peau.

Faites régulièrement usage de la Crème NOXZEMA pendant dix jours en qualité de crème de nuit et de base pour la poudre. Vous verrez comme cela embellira votre peau. Vous pouvez vous procurer NOXZEMA dans toutes les pharmacies ou les magasins à rayons, dès aujourd'hui. 17¢, 39¢, 59¢

NOXZEMA *Crème de beauté bienfaisante*

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18

La beauté physique

c'est la joie de vivre!

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? de vertiges ? de migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE,
LES PRODUITS SANO ENRG.
Case Postale 2134, (Place d'Armes),
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

— J'en ai la conviction.

— Alors, achète son silence.

— Jamais !

— Pourtant, puisqu'elle se tairait ensuite...

Elle le regarda fixement. Au dehors, un gong frappa l'heure. Elle se leva. Au fond du cœur, elle s'accusait de lâcheté. Toutes ses belles résolutions s'étaient envolées. Elle se plierait au mensonge comme les jours précédents. Au moment où elle atteignait la porte, Pierre, d'un mouvement rapide, la rejoignit :

— Puisque tu ne sais pas lorsque tu auras la liberté de revenir, laisse-moi un peu d'argent, dit-il.

Elle tira de son sac quelques billets qu'elle lui tendit. Elle sortit ensuite, après s'être assurée que personne ne guettait son manège. Elle traversa la ville indigène et gagna les quartiers européens. Elle reprit sa voiture qu'elle avait laissée dans un garage et, à vive allure, fila vers Hongaï.

•

Fong-Tchoue, le dieu qui protégeait la tribu à laquelle appartenait Tati, ne se pressait pas de lui envoyer l'occasion de se trouver en face d'Alain Gueheunec. L'ingénieur avait été absent, puis il avait reçu un inspecteur des mines. De sorte que la Chinoise était toujours en possession de la lettre dérobée au coolie. Il y a des choses qui sont moins simples à faire qu'on ne le pense généralement. Ce jour-là, Tati réfléchissait. Ce qui dominait son entendement actuel, c'était l'idée fixe de se venger de l'indifférence de l'ingénieur. Non, vraiment, cela ne pouvait pas durer ! On n'a pas une lettre dans sa poche pour s'amuser à la relire au soleil de midi, en attendant qu'un Monsieur Ingénieur soit débarrassé de son entourage !

Elle se mit à surveiller les alentours du puits de mine, tantôt près, tantôt à distance, essayant de dominer la situation ; mais chaque fois qu'elle plongeait son regard dans le chantier, elle distinguait Alain Gueheunec au milieu d'un groupe de personnages.

Le soir, vers l'heure du couchant, elle gravit une roche de la colline et elle découvrit, au milieu du hérissement de pierres, une excavation d'où sortait une tête maigre coiffée d'un turban jaune. Elle reconnut un fakir-mendiant qui était venu des Indes et vivait dans cette sorte de trou. Elle s'approcha et dit avec respect :

— Mon père vénéré, pouvez-vous me donner un conseil ?

— Parle, répondit le vieillard. Je peux t'aider à réaliser tes vœux les plus chers.

La jeune fille tressaillit de joie. Dédaignée, elle avait un fond de férocité comparable à celle d'un Peau-Rouge. Ah ! qu'il allait être agréable d'attacher Monsieur Ingénieur au poteau de la jalousie, de le scalper moralement. Elle se représentait Alain Gueuheunec apprenant toute la vérité. Comme il serait malheureux !

Quand elle eut expliqué à sa façon son projet au fakir, le vieillard décharné hocha la tête d'un air singulier, puis il dit en ricanant :

— On est cruel dans la jeunesse, ma fille. Tu as tort de vouloir briser le cœur d'un homme ; mais je t'excuse, car tu l'aimes...

— Mon père vénéré, quand pourrais-je lui remettre ce papier ?

— Je vois dans l'avenir, ma fille. Il y a des blessures si mauvaises qu'il faut une main douce comme la fleur du lotus pour les panser. Tu es belle, et le charme de ta jeunesse est grand. Demain, à ce moment insaisissable du crépuscule, tu iras au puits de mine. Je veillerai sur toi.

Et le fakir-mendiant appuya ses doigts sur l'épaule de Tati, en ajoutant :

— Si tu sais qu'il est un bien qu'on nomme la reconnaissance, ma fille, tu m'apporteras un peu de riz et quelques fruits.

La Chinoise promit et s'en alla. Tout en marchant, elle revenait à ses beaux rêves, lorsqu'elle croyait qu'Alain Gueuheunec pourrait l'aimer. Bien sûr, il était amoureux de sa femme ; mais quand il apprendrait l'infâme trahison, il serait *désensorcelé*. Et une fois *désencorcelé*...

Le pas de quelqu'un descendant la colline à fond de train interrompit les belles songeries de la jeune fille. Un Chinois s'arrêta en face d'elle. C'était un garçon d'une vingtaine d'années, délicatement proportionné, gracieux dans sa petite taille. Ses yeux noirs bridés étincelaient dans sa face olivâtre.

— Je voudrais te dire... commença-t-il.

— Me dire quoi, Ming ?

— J'ai entendu ta conversation avec le fakir. Et j'ai cru comprendre... Je te demande pardon si je me suis trompé... j'ai cru comprendre que tu avais l'intention de rapporter à Monsieur Ingénieur des bruits concernant Madame son épouse.

— Et quand cela serait, Ming, répliqua-t-elle orgueilleusement.

— C'est impossible... oui, vraiment impossible que tu agisses ainsi. Tu comprendrais vite que c'est très mal et que les dieux t'en puniraient. Pense à la douleur de ce pauvre Monsieur Ingénieur... Et puis, tu ne sais pas si toutes ces vilaines choses sont vraies. Moi, je les crois fausses. En les répétant, tu transperce-rais le cœur de M. Gueuheunec qui a toujours été si bon pour nous.

Sans daigner répondre, elle haussa les épaules et fit mine de reprendre sa route. Alors, Ming se redressa et s'élançant sur la jeune fille il l'empoigna par le bras, en disant d'un ton net et énergique :

— Tu ne bougeras pas d'ici avant de m'avoir promis de renoncer à ton projet.

Tati accumula dans son regard le plus de moquerie possible, et de son air plein de superbe :

— Je pense, Ming, que les dieux t'ont envoyé un grain de folie, pour que tu oses te mêler de mes affaires.

En même temps, elle voulut se dégager et passer outre. Mais le garçon la tenait bien :

— Fou, certes oui, je le suis d'aimer une fille aussi mauvaise que toi ! Je sais que tu vas commettre une vilaine action, et je sais aussi que tu te soucies peu de moi et de mon amour. Tu es de celles qui ne daignent pas jeter les yeux sur les *boys* qui n'ont ni argent, ni bijoux à leur offrir. Mais je te défends de faire du mal à qui a été généreux pour moi.

Tati se cabra. Sa taille parut grandir subitement ; elle se redressa, l'œil en feu,

[*Lire la suite page* 27]

ANDREA KING

Voici l'automne, voici les bals...

VOICI VENUE, avec l'automne, la saison des bals. Ce sera aussi celle où de minces jeunes filles feront un début officiel dans le grand monde. On peut supposer d'ailleurs que les émotions en perspectives sont nombreuses. Est-ce que toutes les jeunes filles qui ont aujourd'hui dix-huit ans ne savent pas danser depuis longtemps et ne connaissent pas, depuis plus longtemps encore, l'art de plaire aux jeunes gens ? Andrea King aussi s'apprête pour le bal, mais en dépit de sa jeunesse elle n'est plus une débutante. Née à Paris durant la première guerre mondiale, Andrea King est une blonde aux yeux verts. Son père, lieutenant dans l'escadrille La Fayette, mourut au champ d'honneur. L'artiste a fait ses débuts à l'écran voilà trois ans. Elle a depuis tourné huit films, dont *The Beast With Five Fingers* sous la direction du Français Robert Florey. Nous la verrons bientôt dans des productions Warner Bros. : *Shadow of a Woman* et *The Man I Love.*

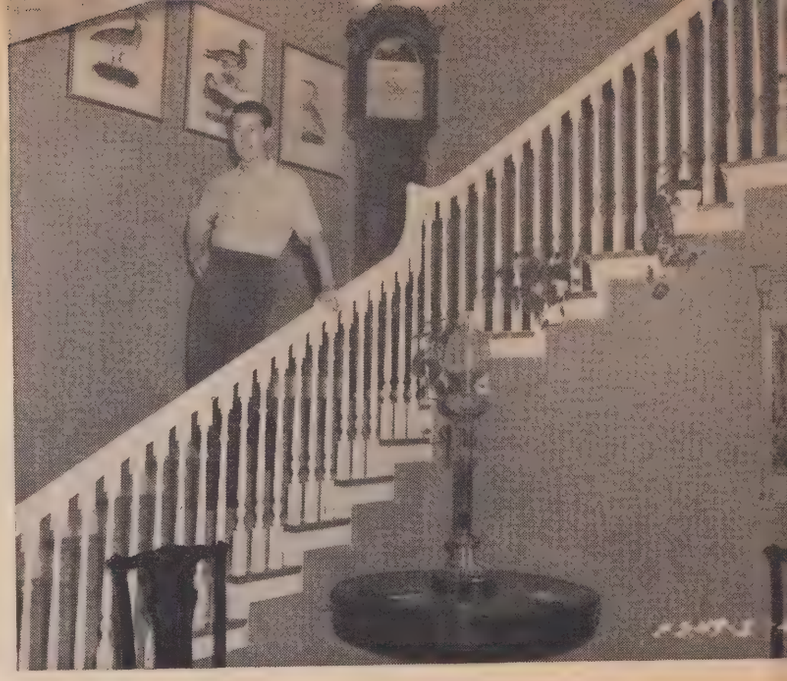
Photo

Warner Bros.

C'est avec une légitime fierté que l'artiste Don Ameche peut parler de son intérieur. C'est, en effet, un somptueux cottage construit et meublé de façon originale, selon ses goûts qui sont très sûrs. Les jardins y sont magnifiques et la piscine comparable aux plus belles qui soient dans le genre. Heureux mortel que Don Ameche ! Voilà ce qu'on se dira en examinant les photos de son habitation.

INTERIEUR D'ARTISTE

DON AMECHE reçoit "Le FILM"



VOICI DON AMECHE dans l'intimité de sa spacieuse demeure de Hollywood. C'est une longue maison de bois à deux étages avec, au centre, une vaste cheminée. Le mobilier est moderne, mais non pas ultra-moderne, et celui qui l'a choisi semble s'être soucié avant tout du confort.

Le piano a queue, placé dans un angle du salon, nous rappelle que le maître des lieux n'est pas seulement un acteur mais un musicien à la voix agréable, tandis que les gravures qui ornent le mur de l'escalier nous permettent de supposer qu'il est aussi un fervent de la chasse.

Le photographe ne s'est pas contenté de lui rendre visite chez lui, il l'a poursuivi durant ses vacances et photographié à Palm Springs, alors qu'il s'en donnait à cœur joie de nager dans la vaste piscine de son hôtel. Que la photo soit prise ici ou là, le photographe a toujours trouvé Don Ameche le sourire aux lèvres. Ce sourire qui découvre des dents d'une éclatante blancheur est célèbre. Des gens moroses l'ont même quelquefois reproché à l'acteur, quand celui-ci jouait un rôle plus grave, comme par exemple celui d'inventeur, éventualité qui s'est produite à cinq reprises. La plus célèbre de ces inventions est celle du téléphone par Alexander Graham Bell et la plus récente celle de la carabine silencieuse par Hiram Maxim dans *So Goes My Love*. La partenaire de Don Ameche est alors pour la première fois l'amusante et spirituelle Myrna Loy. Il prépare actuellement une reprise de *Alexander's Ragtime Band* avec Tyrone Power et Alice Faye. Il a souvent joué dans des comédies musicales comme *Down Argentine Way, That Night in Rio, Greenwich Village, Something to Shout About*, et aussi dans des drames comme *Confirm or Deny* qui mettait en scène un journaliste américain sous les bombardements de Londres et *Happy Land* qui est l'histoire, trop réelle, hélas ! d'un ménage dont le fils unique est tué à la guerre. Ses meilleures comédies sont : *Guest Wife, The Feminine Touch* et *The Magnificent Dope*. Rappelons que la voix de Don Ameche est bien connue des radiophiles, car il a souvent été maître de cérémonie sur divers programmes commerciaux.

Ci-dessous, de gauche à droite, la magnifique pelouse et le trottoir conduisant à l'entrée de l'hôtel particulier. — Le grand salon orné avec goût dans la note à la fois simple et traditionnaliste. — La chambre à coucher. Remarquez le crucifix à la tête du lit. — Un petit coin bien gentil où il fait bon, près du foyer. — Ci-contre, à droite, autre salon où l'artiste aime bien étudier ses rôles. — Photo du haut, à droite, le grand escalier avec l'horloge grand-père. ***Photos 20th Century Fox.***

ALLEN CURTIS

Parmi les meilleurs rôles qui ont été confiés à **ALAN CURTIS**, celui de Karl Vavra qui dirige la rébellion des habitants de Lidice contre l'oppression nazie occupe une place de choix. Le film dans lequel se déroule cette action dramatique s'intitule : "Hitler's Hangman". Dernièrement, nous avons revu Curtis sous les traits d'Emmat Dalton dans "The Daltons Ride Again", film genre *Robin Hood* dans lesquels des aventuriers se font voleurs afin d'aider les pauvres gens et de punir les coquins. *Photo M.-G.-M.*

Claudette Colbert

Il y a peu d'actrices à Hollywood qui jouissent en ce moment d'une pareille popularité auprès du grand public et qui soit plus en demande par les réalisateurs de films nouveaux. C'est ainsi que nous avons vu, presque coup sur coup, Miss COLBERT dans *Since You Went Away*, *Guest Wife*, *Without Reservation* et *Tomorrow Is Forever* où elle fut si particulièrement remarquable aux côtés d'Orson Welles et de George Brent. Le cas Claudette Colbert fait sûrement exception. ***Photo RKO Radio Pictures.***

COSTUMES D'AUTOMNE

No 1521 — Tailles 11 à 18. Tissu requis pour taille 15 : 3 v. ½ en 39″, 1 v. ⅜ pour doublure de la jaquette. Prix 25¢.

1521

No 1515 — Tailles 12 à 20. Tissu requis pour taille 18 : 2 v. ⅞ en 54″, 1 v. ¾ en 39″ pour doublure de la jaquette. Prix 25¢.

1515

No 1509 — Tailles 34 à 46. Tissu requis pour taille 38 : 3 v. en 54″, 2 v. en 39″ pour doublure de la jaquette. Prix 25¢.

1509

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

LA VENGEANCE DE TATI

[*Suite de la page 20*]

les narines frémissantes, la tête rejetée en arrière avec un mouvement de défi :

— Me défendre ! cria-t-elle. Te crois-tu plus fort que le fakir qui voit de loin ?

— Si je lui apportais un quartier d'agneau, il me donnerait bien le moyen de t'empêcher d'accomplir ton odieuse besogne.

Elle le regarda, terriblement dominatrice. Puis elle partit comme un trait. Ming n'osa pas la poursuivre.

•

Une partie de la journée du lendemain fut occupée par Tati à des artifices de toilette. Elle avait essayé une série de peignes et d'épingles d'écaille pour orner ses cheveux. Elle accusa le dessin de ses lèvres, prit un voile mauve et se trouva tout à fait à son goût. Puis elle combina un plan pour échapper à Ming ; car bien sûr Ming la guetterait. Elle se mit à rire en pensant au proverbe indou qui assure que : Si on enferme une femme, il faut boucher le trou de la serrure ou la femme passera par le trou.

Tati était plus rusée, plus fine que Ming. Il était jaloux, il la soupçonnait, il la blâmait. Eh bien ! elle lui montrerait qu'elle avait le droit d'avoir son opinion et sa volonté.

Il fallait également s'assurer que Madame Ingénieur n'irait pas attendre son mari sur le chantier. La petite maison carrée qu'habitait le jeune couple était entourée d'un jardin clos par une haie de figuiers d'Inde. Ces arbrisseaux formaient un mur naturel, tout hérissé de dards aigus. Tati se glissa du côté du bungalow pour voir si elle apercevait Yvonne Gueuheunec. Mais les jalousies de bambou étaient baissées.

A mesure que l'heure fixée par le fakir approchait, la Chinoise perdait de sa gaieté diabolique et se sentait tourmentée.

Le temps favorisait d'ailleurs cette dépression. Le ciel s'assombrissait et se confondait à l'horizon avec la mer noire et immobile. De rapides lueurs traversaient cette grisaille. La Chinoise pensa :

Il y aura peut-être un orage cette nuit !

Ses traits se plissèrent :

Vilain, fit-elle à mi-voix, vilain signe !

Une rafale souffla au large. Un éclair plus resplendissant illumina les airs. Au bas du bungalow, la plage était déserte. On n'entendait plus les cris rauques des matelots, ni les rires joyeux des petits Tonkinois. Une brusque aspiration souleva la poitrine de Tati et, la bouche entr'ouverte, les narines dilatées, elle se mit à courir droit au chantier.

Sur le bord des cratères, l'ingénieur donnait des ordres. C'était la seconde fois, en trois semaines, que la tempête menaçait de passer sur Hongaï. Cette discorde des éléments lui semblait coïncider d'une pénible façon avec la discorde de son ménage. Il savait que le long de la baie, quelques maisons étaient exposées à la violence des eaux où il ne serait pas prudent de dormir cette nuit. Et lui se heurtait, comme ces maisons, à des forces invisibles... En rentrant au bungalow, à la venue de la nuit, trouverait-il Yvonne à demi allongée sur quelque natte de jong,

C'EST RÉELLEMENT AGRÉABLE de sentir les douleurs de la sinusite s'apaiser, dès qu'on met un peu de Vicks Va-tro-nol dans chaque narine. Quelques gouttes seulement . . . et le soulagement est si agréable . . . et vient si vite . . . parce que cette médication spécialisée agit à la source du mal . . . pour vous apporte ce soulagement merveilleux et efficace. Le Va-tro-nol agit de trois façons à la fois!

RAPIDE . . . EFFICACE . . . le Vick Va-tro-nol calme l'irritation, aide à réduire l'enflure des muqueuses et à dissiper la congestion en favorisant le drainage des sinus. Des millions de gens ne jurent que par lui. Vous-aussi, vous aimerez sa façon d'agir. Essayez-en aujourd'hui!

BON ÉGALEMENT CONTRE LES DOULEURS DE LA SINUSITE

VICKS VA-TRO-NOL

DONNEZ
UN ABONNEMENT AU
FILM
COMME CADEAU

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

CANADA et ETATS-UNIS

1 an..... $1.00 2 ans..... $1.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q., Can.

La note brillante dans votre chambre ...un canari qui y répand la joie et le bonheur!
Des foyers canadiens de plus en plus nombreux découvrent la joie qu'il y a à posséder un canari. Ces petits chanteurs sont si agréables d'entretien: un simple régime balancé aux GRAINES BROCK POUR OISEAUX les conservera en santé et très en voix! Si vous aimiez savoir où acheter un canari dans votre localité, écrivez simplement à...

NICHOLSON & BROCK, LIMITED
125 George Street - - - Toronto

Gardez-les en voix avec les
GRAINES BROCK POUR OISEAUX

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE ET LE FILM.

☐ *Important*—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

tenant à la main un ouvrage auquel elle ne travaillerait point, ou un livre qu'elle ne lirait pas ?

Ces réflexions se pressaient dans le cerveau d'Alain Gueuheunec, pendant que Tati s'engageait dans la rue qui conduit au groupe sud.

Je montrerai cette lettre, se disait-elle comme prise de délire.

Et tout en courant, elle répétait :

La lettre, la lettre...

Elle arriva dans le chantier, fit quelques pas autour des ouvertures, aperçut l'ingénieur et se plaça sur son passage. Elle se sentait glacée ; un frémissement faisait trembler ses lèvres.

— Venez tout de suite avec moi, dit-elle, j'ai quelque chose à vous montrer.

Devant les yeux agrandis de surprise de l'ingénieur, elle fit un effort et s'adressa à elle-même un défi. Non, elle ne reculerait point.

— Pas en ce moment, fit-il, je suis occupé.

Elle insista avec une sorte de rage et d'ivresse. Il la vit si frémissante, et conservant en même temps une telle expression d'autorité, qu'il n'hésita pas longtemps. A sa seconde injonction, il lui fit signe d'entrer dans la salle de radio. Un Annamite se trouvait là. Il inventa un prétexte pour l'éloigner. Puis, d'un ton glacial, il fit :

— Je vous écoute !

Elle lui tendit la lettre et, en guise d'explication, elle ajouta :

— Pas aussi beau que toi, le Blanc qui se cache dans la forêt.

Alain Gueuheunec crut sentir le sol s'ouvrir sous lui, comme lorsque la terre dévalait dans les fonds, après le passage d'une trombe.

— D'où vient cette lettre, Tati ? demanda-t-il à la Chinoise en fixant sur elle des yeux brûlants et égarés.

— Je l'ai arrachée aux mains d'un coolie qui allait la porter à ta femme.

— Et cet homme qui écrit à Yvonne, sais-tu où il se trouve ?

— Je le sais.

— Parle !

— L'Européen vit dans une case délaissée, au milieu du grand bois, où Madame Ingénieur vient le visiter.

— Jure-moi que tu dis vrai.

— Sur Fong-Tchoue, j'en fais le serment.

— Tais-toi, fit Alain, en portant les mains à ses oreilles, tu me brises le cœur. Pars... Va-t'en... Laisse-moi. Je ne veux plus te voir sous mes yeux.

Un moment elle demeura muette en face de lui. Peut-être n'avait-il pas compris qu'elle l'aimait ? Déjà, les lèvres de l'amoureuse s'entr'ouvraient pour un aveu, mais l'ingénieur leva sur elle un visage contracté et, la menaçant presque du geste, il cria :

— Pars, te dis-je, et ne reviens jamais ici.

Stupéfaite, effrayée, la Chinoise s'éloigna, l'âme remplie de douleur et de colère.

L'ombre de la mort glissait vers Alain. Combien était justifiée l'angoisse qui l'étreignait depuis quelques jours ! La souffrance, née de l'attitude bizarre de sa compagne, ressuscitait plus aiguë. Il se mit à marcher à travers la pièce, essayant de dompter une émotion trop vive. Puis il reprit la lecture de la lettre. Et, brusquement, il cria :

— Je vais la chasser ! Je vais la chasser !

Rien de pur ne restait de sa noble et fière passion. Maintenant, il ne pouvait plus douter. Pourquoi aurait-il douté ? La lettre n'était-elle pas là, entre ses mains ? Ainsi, Yvonne s'était joué de lui ! Pas un de ses regards n'avait été loyal, pas une de ses paroles n'avait été sincère ! Il se souvenait de cette première année de son mariage qu'il croyait toute de tendresse et de clarté. Il entrevit comme dans une éclaircie le décor de leurs promenades par les clairs de lune magiques de la baie d'Along, et celui de leurs causeries délicieuses. Et tout cela n'était qu'un long mensonge ! Mensonge, les rires d'Yvonne ! Mensonge ses baisers ! Non, non, rien ne subsistait de cet exquis passé.

L'infortuné voyait tout crouler. Il étouffait.

Autour de lui, des bruits le rappelèrent à la réalité immédiate. Le sens du devoir le retint de s'enfuir à l'instant pour crier son mépris à la femme. L'ordre avait été donné aux ingénieurs par le directeur général de ne pas quitter leur poste, tant que la menace du typhon ne serait pas écartée.

Mais, ce soir-là encore, le cataclysme ne se déchaîna pas sur la baie. Il n'y eut aucun malheur irréparable à déplorer. Bientôt, le calme régna autour du chantier ; chacun avait regagné sa demeure et Alain Gueuheunec se trouva seul avec les veilleurs de nuit.

Où aller ? Un combat soutenu pendant deux heures par son esprit, avait abouti à la mansuétude. Une pitié plus forte que sa rage l'inclinait à rendre la liberté à Yvonne sans lui jeter son mépris au visage. Suprême offrande de son amour détruit. Dans l'impuissance où il était de lui pardonner, et redoutait les excès où le porterait son désespoir, il résolut de lui écrire.

La nuit était fort avancée quand l'ingénieur, son geste accompli, se leva, prit machinalement son casque colonial, s'arrêta, hésitant, puis enfin sortit.

Une heure plus tard, il errait dans la forêt, les jambes raidies par la fatigue. A chaque pas, cette fatigue croissait. Il s'en allait loin de cette baie enchanteresse, dont les flots avaient bercé son beau songe. Son âme ardente était exclusive. Elle avait brûlé ses feux devant une seule femme. Maintenant, toutes les lumières du foyer étaient éteintes. Alain Gueheunec gagna une petite allée toute feuillue qui conduisait à un fourré et, sans bien se rendre compte de ce qu'il faisait, il s'étendit tout de son long et s'endormit.

•

Tati avait repris la route de la forêt. Elle remontait vers son village, sous des tunnels de feuilles.

Cette forêt, qui avait pour les hommes de l'Occident un attrait inexprimable, la happait, la reprenait. Elle ne connaîtrait plus de demi-paix que celle d'errer dans son dédale parmi ses arbres de jade et de pourpre, sous le vol de ses papillons diaprés comme des soies et lourds comme des oiseaux.

Le typhon paraissait s'éloigner.

Tout en marchant, elle se mit à improviser, ainsi que le font dans la difficulté et le péril, les soldats d'Orient :

Fong-Tchoue, dieu de la terre
Et qui vit dans le ciel,
Maître de l'Eau, créateur du Feu,
Toi l'invisible et le présent,
Toi qui me vois, Tati d'Hongaï,
Je te demande le courage
Comme je t'ai demandé l'amour.
Je te demande l'oubli...

Elle chantait... De près, derrière un hallier, des voix d'enfants lui répondirent :

Fong-Tchoue commande à la plaine,
Fong-Tchoue commande à la baie,
Fong-Tchoue est tout puissant...,

Une tête se montra, puis deux, puis trois. Tati reconnut le coolie à qui elle avait arraché la lettre.

— As-tu fait la commission à la belle dame ? dit-il en s'approchant.

La Chinoise réfléchit un moment et répondit :

— Je l'ai faite.

— La jolie dame ne t'a-t-elle rien remis pour moi ?

La jeune fille trembla d'une émotion mal contenue.

— Pour que Madame Ingénieur reçoive plus sûrement son message, je l'ai confié à son mari.

Aussitôt, dans un fourré, un bruit de pas se fit entendre, froissant les feuilles sèches. La Chinoise se redressa vivement, regardant autour d'elle. Elle ne s'était pas trompée : celui qui parut, venant à elle les yeux hagards, de l'anxiété et de la colère peintes sur son visage, était bien l'homme qu'Yvonne Gueheunec venait retrouver dans la case abandonnée.

— Que voulez-vous de moi ? lui demanda-t-elle effrayée.

— Que vous me rendiez compte de votre acte insensé.

— Je n'ai de compte à rendre qu'à moi-même, Monsieur-des-bois.

Elle fixait sur l'inconnu des yeux étincelants. Un éclair de triomphe les traversait de seconde en seconde. Mais la manière dont il soutint ses regards la toucha profondément.

— J'agis comme je veux, fit-elle avec moins d'assurance.

Il dit d'un ton brusque :

— Vous avez pris une lettre des mains d'un enfant qui allait la porter à une jeune femme...

— Eh bien ! vous le savez...

— Je viens d'en entendre l'aveu de la bouche de cet enfant.

— Il n'a pas menti.

— Et moi je vous demande, comment avez-vous rempli la mission que je lui avais ordonné de remplir scrupuleusement.

Tati inclina la tête en baissant les yeux. L'homme reprit d'une voix amère :

— Oh ! malheureuse, votre attitude, vos regards me le disent, vous avez consciemment voulu perdre une innocente.

Elle répondit que, si Madame Ingénieur était innocente, elle saurait bien se justifier aux yeux de son mari.

— La question n'est pas là ! s'écria-t-il de nouveau avec désespoir.

— Il ne faut pas s'étonner, fit-elle. Il ne faut pas m'accabler... Mon cœur était

Vendeur: "Votre client est-il difficile à convaincre?"
Téléphoniste: "Mais non, car une Sweet Cap le persuade toujours."

CIGARETTES SWEET CAPORAL
"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

PLUS DE PAGES
dans
LE SAMEDI

LE SAMEDI renferme, toutes les semaines, un plus grand nombre de pages.

DANS CHAQUE NUMERO :

- *Un feuilleton*
- *Un roman d'amour ou policier*
- *Nombreuses photos d'actualité*
- *Tous les sports*
- *Chroniques diverses*
- *Pages d'enfants, etc., etc.*

Pour être plus certain d'avoir votre copie régulièrement, remplissez le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT **LE SAMEDI** ----------

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ **IMPORTANT:—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion **Montréal 18, P.Q., Canada**

MAUX DE TÊTE
MIGRAINE
NERVOSITÉ
MAL DE DOS
DOULEURS PÉRIODIQUES
Soulagés efficacement avec
ANTALGINE

83 *En vente partout* 25c *et* 75c

ANTALGINE

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans
466, rue Notre-Dame, Est,
Montréal

JOUEZ DE LA GUITARE

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 13 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE ENR.
122-V. Blvd. Charest, Québec

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

POUR GRANDIR

Maigrir, beauté, soin des cheveux, améliorer santé, vue, réussir. Envoyer 10c à L'Institut de Culture Physique, 3838, rue Rivard, Montréal 24, P. Q. F

toujours près de M. Ingénieur... Je me suis occupée de savoir si le sien voulait m'avoir en sa présence. Madame Ingénieur, elle, ne m'importait aucunement... Auprès de Monsieur Ingénieur, Tati aurait chanté toujours. Tati aurait lié son âme aux blanches fleurs de son esprit. Tati serait devenue son esclave...

L'inconnu secoua la tête d'un air accablé :

— Alors, dit-il, c'est par amour...

Puis il s'enfonça dans le hallier, chancelant, et les gestes incertains.

— La fatalité me poursuit, murmura la jeune fille, crispant sa main sur sa tunique. Si je retournais à Hongaï ? Ne trouverais-je pas Alain Gueheunec ? Mais cet étranger, s'il est à même d'expliquer l'innocence de Madame Ingénieur, ses allures mystérieuses et ses visites à la forêt, pourquoi n'y va-t-il pas ? Je ne sais pas, moi, ce que je pourrais dire...

Tati, indécise, demeura un moment à méditer. Si le dieu lui avait refusé l'amour, il lui accorderait peut-être le repentir qui lave toute faute.

•

— Ton maître n'est pas encore rentré ? demanda le lendemain matin Yvonne, très pâle, s'adressant à son boy.

— Non, Madame Ingénieur. Le maître a passé la nuit dehors, à cause d'une affaire urgente. On ne peut pas laisser les coolies se mettre en grève parce qu'ils ont peur du typhon.

— Ce n'était qu'une menace. Le typhon s'est résorbé. Il n'y a plus de précautions à prendre. Le baromètre remonte. Et... il est une heure et demie.

— Avant de rentrer, le maître est peut-être passé prendre la météo.

— Alors, en attendant son retour, je vais dresser la table. Tu peux te retirer.

Tout à coup, elle entendit Lao revenir, en disant d'une voix joyeuse :

— Une lettre de Monsieur Ingénieur.

Yvonne s'élança et s'empara de l'enveloppe. Le boy se tenait debout devant elle. Soudain, il vit la jeune femme blêmir, et sans prononcer une parole, se laisser tomber dans un fauteuil.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Lao, en allongeant curieusement les yeux, tandis que ses lèvres se desserraient à peine.

Yvonne ne répondit pas. Le coup semblait l'avoir foudroyée.

Au bout de quelques minutes, elle fit un immense effort :

— Je ne le reverrai plus, dit-elle. Il est parti. On lui a menti... On l'a trompé... Mais pas moi... Je l'affirme.

Elle parlait à un égal, à un être de chair, non à un domestique d'une autre race. Mais la profession de Lao est, en Indochine, une chose sacrée. Le boy resta derrière la barrière infranchissable des préjugés. Il fit, la main sur son cœur, une inclinaison silencieuse, et sortit.

La jeune femme regarda autour d'elle. Seule ! Elle eut la sensation d'un écroulement. Plus rien que des ruines. Personne !

Puis elle ramassa le papier qui avait glissé à terre.

— Je n'ai pas bien compris, murmura-t-elle.

Elle relut la feuille sans pleurer, glacée, s'arrêtant à chaque phrase, y revenant comme pour les graver dans sa mémoire.

La lettre contenait ces mots :

« Yvonne, j'ai cru en vous, je vous ai donné mon cœur. Vous m'avez assuré que je possédais le vôtre tout entier. Or, j'ai acquis des preuves irréfutables de votre hypocrisie. Elles ont confirmé ce que pouvait me faire soupçonner le malaise méfiant qui s'emparait de nous lorsque nous nous trouvions ensemble depuis deux semaines. Yvonne, vous m'avez menti avec ténacité, ruse et patience. Du coup, je désespère de la vie. Je quitte Hongaï pour n'y plus revenir. Ne me cherchez pas. Vous, la coupable, vous partirez pour Hanoï. Je ne veux à aucun prix d'un scandale attaché à mon nom. Vous trouverez dans le tiroir de mon secrétaire une somme d'argent qui vous permettra de parer aux premières éventualités. Gardez la voiture. Je n'en aurai plus besoin. Désormais, je suis mort au monde, parce que mon unique amour a été trompé ! »

— Cruel ! Qu'il m'a vite condamnée !

Et, toute sa fermeté abandonnant Yvonne, elle éclata en sanglots.

— Ah ! je ne lui en veux pas, s'écriait-elle, au travers de ses larmes... Il m'aime... Il souffre... Mon pauvre Alain !

Au bout d'un quart d'heure, elle cessa de pleurer et essuya lentement ses paupières :

— Je dois partir, dit-elle. Ma dernière joie sera de lui obéir. D'ailleurs, que deviendrais-je ici sans sa présence !

Elle appela Lao :

— Apporte, je te prie, une malle dans mon appartement.

Elle rangea dans le grand panier d'osier ses vêtements de femme, avec quelques présents que lui avait fait Alain.

Le soir, ses préparatifs terminés, Yvonne se laissa tomber sur une chaise basse et prit entre ses mains sa tête brûlante.

Soudain, un bruit de pas se fit entendre. Ce ne pouvait être Alain. Elle se souleva, le cœur battant à coups précipités. Une voix d'homme demanda :

— Madame Gueheunec ?

Yvonne se mit sur ses pieds, comme le store de perles s'écartait, et cette fois un garçon brun, vêtu d'un complet fripé, s'avança dans la pièce. Il était couvert de poussière et traînait les pieds en marchant.

— Yvonne, murmura-t-il, oh ! Yvonne, qu'est-il arrivé ? J'ai rencontré le boy ! Ah ! quelle sotte histoire.

Et il eut un petit rire nerveux.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il encore.

— Beaucoup de choses, répondit-elle en appuyant sur les mots. Alain est parti. Et moi aussi je dois quitter Hongaï.

— Parti ! Et où iras-tu, Yvonne, si tu ne restes pas ici ?

— Je n'en sais rien. Ah ! Pierre, Pierre, s'écria-t-elle dans une explosion de douleur, vois où ta conduite m'a entraînée !

— Je te jure de me corriger. Que veux-tu, le pays donne soif. J'ai pensé que tu serais pour moi la Providence.

Yvonne reprit son calme. Elle connaissait le Pierre inconscient de ses actes et prompt à les excuser.

— Ta lettre, dit-elle, laissait tout supposer.

— Assurément. J'y avais simplement ouvert mon cœur. Je ne suis pas écrivain. Et ma lettre traduisait si bien mon sentiment, tu comprends ?

— Oh ! oui, je comprends !

— Et comment t'en tireras-tu ?

— J'obéirai à Alain.

— J'étais venu pour tout lui confesser. Je lui aurais dit : Vous pouvez me sauver de mes mauvaises habitudes... Quand je me trouve seul, le soir, écoutant la pluie tomber sur le toit, le fracas des torrents qui descendent des montagnes, je ne vois rien de meilleur qu'une bouteille de brandy. Aucune société ne m'en empêchera ; seule la main d'une femme...

Il s'écroula sur le sofa, cacha sa tête entre ses mains et fondit en larmes.

Le long silence qui suivit n'était coupé que par ses sanglots.

— Alain ne pourrait pas m'abandonner, reprit-il enfin. Songe quelle sera ma vie.

— Pense à la mienne aussi ! Alain avait fait de moi un idéal. Et toute mon existence je porterai le poids d'une erreur...

— Non, si j'arrive à rejoindre Alain. Il sait ce que sont les hommes... et les femmes. Il ne s'étonnera pas que la fille de ce conducteur de train ait su m'entortiller. Allons, ma petite Yvonne, espère. N'entreprends rien de téméraire et d'irréfléchi.

— J'ai un plan, dit Yvonne Gueheunec. Il est très simple. Demain, je me rendrai à Hanoï. J'espère que je trouverai à y gagner ma subsistance, si tu n'as pu ou pas voulu y gagner la tienne.

— As-tu des amis dans cette ville ?

— Non, je ne connais personne dans le pays. Mais la vie n'est pas trop difficile en Indochine pour les goûts modestes.

Pierre se leva. Il regarda Yvonne fixement, et ses yeux eurent une expression étrange :

— Je veux te demander une faveur, dit-il. Je serai heureux de me trouver en face d'Alain. Je te promets de le rechercher et de te le ramener.

— Tu ferais cela, Pierre ?

Il dit avec une fermeté surprenante :

— Je le ferai. Mais il faut que tu m'autorises à t'accompagner à Hanoï. Viens habiter dans le quartier indigène avec moi.

Et comme Yvonne laissait voir son incertitude, il ajouta :

— Je t'en prie, ne me refuse pas. Permets-moi de t'aider à retrouver le bonheur.

•

Un matin, Yvonne Gueheunec se réveilla sur une natte de jonc. Une tenture faite de raphia et de perles était soulevée et laissait pénétrer l'air doux et tiède. Au loin, la jeune femme voyait se dessiner les voiles d'un bateau. Mais la lumière blessait ses yeux qui se rouvraient après huit jours d'inconscience. Elle se demanda comment elle se trouvait dans cette case pauvre et dénudée ? Et pourquoi était-elle si fatiguée ? Elle referma les yeux et chercha à se rappeler.

Elle était tombée malade à Hanoï, sur une des plages du Fleuve Rouge, non loin de l'énorme pont qui le traverse et où s'alignent des rangées de cases. C'était là qu'elle était exilée. Une foule de rêves l'avaient tourmentée dans le délire de la fièvre. Des figures sinistres, d'indicibles souffrances l'avaient obsédée.

Elle regarda autour d'elle avec un commencement d'inquiétude. Etaient-ce bien des rêves ? N'y avait-il rien de réel dans ces souffrances ?

Dans un coin de la case, elle vit une silhouette d'homme immobile. Elle se dressa sur sa natte. A la maigreur des épaules, à la nuque penchée, elle avait reconnu son frère :

— Pierre ! Pierre ! cria-t-elle.

Le jeune homme s'approcha :

— Tu vas mieux, fit-il. Reste tranquille ! Tu vas guérir !

Une expression douloureuse traversa le pâle visage d'Yvonne :

— Guérir ! dit-elle. Je me demande si c'est nécessaire ?

La poitrine de Pierre ne contint plus qu'une affectueuse et déchirante pitié :

— Tu sais ce que je t'ai promis à Hongaï, le soir où j'ai été te surprendre et où nous sommes venus ici comme deux fugitifs ?

— Oui, murmura-t-elle, je crois me souvenir. Il était question d'Alain. Tu voulais le rechercher.

— Je suis toujours dans les mêmes dispositions. A cause de moi, tu as perdu ton bonheur et tu as failli perdre la vie. En te voyant souffrir de la fièvre, il me semblait que j'étais plus coupable encore que je ne l'avais jamais été ; oui, coupable d'un guet-apens où ton mari est tombé, et de tes combats, de tes angoisses et presque de ta mort... bien que je ne comprisse guère, au fond, comment j'aurais pu agir autrement.

Yvonne reconnut Pierre à cette dernière phrase et sourit pensivement.

Puis, elle demanda :

— As-tu quelque indice ?

— Pas encore. J'ai été obligé de te veiller, de te soigner. J'aurais voulu voir venir le docteur, mais je n'ai pas osé l'appeler.

— Je n'ai pas besoin de lui, je t'assure. Le remède le plus sûr à mon mal, c'est la paix du cœur.

A ces mots, elle tourna son visage vers la brise ailée qui soufflait au large et, respirant profondément, elle reprit avec un frisson :

— Mon Dieu, qu'il fait bon aujourd'hui ici ! C'est comme un matin de printemps en France.

Epuisée, elle se tut.

— Ah ! fit-il, que la vie est impitoyable. J'ai voulu gagner du temps. J'ai eu peur du lendemain, peur de l'expiation. Mais la vie, elle, ne pardonne pas. Et tu es devenue, par ma faute, une créature maudite comme moi. Tu as été obligée de te débattre entre deux affections inconciliables. Mais je rachèterai tes souffrances. Je chercherai partout, je passerai partout. Il faut que j'arrive à retrouver Alain. Il le faut, entends-tu ?

•

Quand elle put sortir, elle se procura du travail. Une maison des quartiers européens lui confia des broderies sur tulle. Il s'agissait de petites robes d'enfant. Un enfant ! pensait Yvonne, assise les mains jointes et fixant du regard le tissu léger. Quelle joie ce devait être d'avoir un petit bébé à élever et à chérir ! Elle le voyait

[*Lire la suite page* 34]

Pour plus de renseignements

(au sujet de Tampax)

Aujourd'hui, Tampax est bien connu mais bon nombre de femmes n'apprécient peut-être pas les avantages indiscutables que leur offre cette méthode de protection hygiénique mensuelle. Allons aux faits:

1 Tampax est fait de pur coton hydrophile, très absorbant et comprimé en de minces tubes-applicateurs facile d'emploi. Tampax *se porte intérieurement* suivant le principe médical reconnu "d'absorption interne".

2 Tampax est mis en place facilement et rapidement étant contenu dans un tube-applicateur breveté de petit format. Vos mains ne touchent jamais Tampax même.

3 Tampax supprime ceintures, épingles et bandes extérieures—ainsi que tous renflements sous vos vêtements. Avec Tampax, pas besoin de désodorisant, car aucune odeur ne peut se former. Et Tampax peut se porter sous la douche et dans la baignoire!

Les pharmacies et les comptoirs de produits sanitaires vendent Tampax. Trois degrés d'absorption pour répondre à vos besoins particuliers au début et à la fin de "ces jours-là".

Tenez-en bien compte, une provision d'un mois (en moyenne) se dissimule dans votre sac à main! Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ont.

3 degrés d'absorption { RÉGULIER SUPER JUNIOR

Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

BONN

Ce que vous désirez, grâce aux

OBLIGATIONS D'ÉPARGNE DU CANADA

Sans doute avez-vous déjà éprouvé le sentiment de sécurité que procure une réserve d'Obligations de la victoire et de Certificats d'épargne. Des Obligations sont d'un grand secours en cas d'imprévus ou si l'on fait quelque achat important.

Il n'est donc pas étonnant que 82% d'acheteurs d'Obligations de la victoire, interrogés lors d'une enquête récente, aient manifesté le désir de continuer à économiser en achetant des Obligations. Et c'est pourquoi l'État a décidé d'offrir en vente les Obligations d'épargne du Canada, à partir du 15 octobre. Mais il n'y aura plus d'émission d'Obligations de la victoire et de Certificats d'épargne.

Les Obligations d'épargne vous offriront le moyen le plus commode de persister dans vos habitudes d'économie. Elles rapporteront un intérêt plus élevé que tout autre placement comparable.

Mais n'oubliez pas que, cette fois-ci, les vendeurs seront moins nombreux. Ils ne pourront frapper à toutes les portes. A vous de faire les démarches nécessaires afin de bénéficier de ce placement avantageux. Ne tardez pas.

Vous pouvez acheter des Obligations d'épargne à n'importe quelle banque ou d'autres agents autorisés: courtiers en valeurs, agents de change, sociétés de fiducie ou de prêt—soit au comptant, soit par versements mensuels. Si votre patron vous offre le mode d'Épargne sur le salaire, vous pourrez acheter vos Obligations par des retenues sur votre paye.

E NOUVELLE !

nouveau mode d'épargne - spécialement pour vous

LA MAISON DE VOS RÊVES, GRÂCE AUX OBLIGATIONS D'ÉPARGNE

L'AUTOMOBILE TANT DÉSIRÉE, GRÂCE AUX OBLIGATIONS D'ÉPARGNE

DES APPAREILS DOMESTIQUES MODERNES, GRÂCE AUX OBLIGATIONS D'ÉPARGNE

UNE MEILLEURE INSTRUCTION POUR VOS ENFANTS, GRÂCE AUX OBLIGATIONS D'ÉPARGNE

LE BIEN-ÊTRE DE VOS VIEUX JOURS, GRÂCE AUX OBLIGATIONS D'ÉPARGNE

8 sur 10 achèteront encore des Obligations

LA VENGEANCE DE TATI

[*Suite de la page* 31]

en rêve allongé dans sa fraîche couchette blanche. Des larmes affluaient à ses paupières gonflées que caressait la brise de mer. Ravalant ses pleurs, la jeune femme tira l'aiguille, tout en balbutiant entre ses dents serrées :

— Comme je regrette !

Puis, humble, elle ajouta, toujours pour elle-même :

— Tout ce que l'on cache est coupable. J'ai manqué de confiance envers Alain. Le supplice d'avouer qu'un membre de ma famille avait failli à l'honneur, n'eût pas été plus humiliant que sa rigoureuse attitude.

Femme sans époux, sans enfant, quel désert serait sa vie ! Des jours de solitude et de silence tisseraient leur toile autour d'elle. Pouvait-elle croire la promesse que Pierre lui avait faite de retrouver Alain ? Ce frère criminel l'avait si souvent déçue ! Il trouvait de perpétuelles excuses à ce qu'il appelait *gagner du temps*. Il se servait de cette phrase à tour de bras. Comme il avait su l'apitoyer sur sa situation épouvantable, lui démontrant l'inexorable nécessité où elle se trouvait de le secourir, afin qu'il échappât coûte que coûte à son fatal destin ! ...

Machinalement, elle passa sa main sur son front moite et fit entendre un soupir douloureux.

Yvonne était malheureuse ; mais sous son abattement, circulait malgré tout la joie étrange d'avoir tenté de sauver un infortuné, son frère.

— Courage, dit une voix près d'elle, tandis que la main de Pierre s'appesantissait sur son bras.

Elle sursauta :

— Ah ! Pierre. Je ne t'avais pas entendu venir.

Aussitôt, elle se leva :

— As-tu appris quelque chose ?

— Ma pauvre petite sœur, on apprend toujours quelque chose lorsqu'on a, comme moi, de mauvaises connaissances. Rien de tel qu'un malandrin pour découvrir un fugitif.

— Et ensuite ?

— Voici : Alain, après avoir erré une nuit dans la forêt, est revenu à Hangoï. Sans doute a-t-il eu des remords d'être parti sans prévenir son chef et n'a-t-il pas voulu déserter son poste. Un délai de quinze jours a été nécessaire pour qu'il obtint un congé du directeur général de la concession minière. Pendant ce laps de temps, il n'a cessé de travailler. Il ne sortait des puits que pour prendre ses repas. Il couchait à l'hôtel. Les boys se sont parfaitement rappelés ce client à l'expression abattue.

— Mais après ? Après ? interrogea Yvonne avec une triste impatience.

— Un Chinois, nommé Ming, qui travaillait au chantier, le suivait, paraît-il, tous les soirs, lorsqu'il quittait la chambre de radio, où il signait le cahier de présence. Mais ce diable de garçon est discret comme un juge.

— Alors ?

— Il faut s'en tenir à des suppositions. Mais Lao, ton ancien domestique croit avoir aperçu Alain du côté de la rivière. Nous supposons — car il faut s'en tenir à des suppositions — qu'une fois son congé en poche, ton mari a repris le chemin de la forêt. Vraisemblablement, elle attire ceux qui n'ont plus d'espoir.

La jeune femme frissonna. Elle ne pouvait se défendre contre le souvenir de certains récits ; car la forêt était grande et elle n'en connaissait que le début. Elle balbutia :

— La forêt ! Ce repaire de mendiants et de bêtes !

— Oui, celle où j'ai trouvé asile, après ma rixe avec cet Hindou.

— Et où j'allais te visiter en tremblant.

— Hélas ! ... Pauvre petite sœur, vois où ta compassion t'a conduite ! Ah ! tu aurais été plus sage en abandonnant ton frère coupable à son triste sort !

— Non, non, Pierre, s'écria Yvonne, retrouvant sa générosité, je ne regrette rien. Depuis que tu as quitté la maison, je te pleurais en secret. N'avons-nous pas partagé plaisirs et peines jusqu'à notre vingtième année ? Quand tu m'as lancé un appel angoissé, je suis venue sans hésiter.

— Misérable que je suis de t'avoir fait signe ! Mais, Yvonne, je voulais sortir de ma misère, de mes égarements.

— Tu en sortiras, Pierre. Pour cela, j'ai fait un assez grand sacrifice.

— Il est trop tard, sans doute, puisque, en me retrouvant, tu as perdu ton mari et connu le malheur. Par ma faute, te voilà vouée au deuil, à la solitude, à la souffrance.

En prononçant ces phrases, le jeune homme marchait à pas saccadés, les joues creuses, les yeux égarés. Il reprit :

— La vengeance appelle la vengeance. Celle qui t'a perdue aux regards de ton mari n'échappera pas à la mienne.

— Grâce pour elle ! fit Yvonne qui redoutait le pire. Tati, tu le sais, souffre comme moi. Non, Pierre, si tu veux avoir un but, un devoir, ce n'est pas de châtier cette malheureuse fille, mais de retrouver Alain, s'il en est encore temps. Ah ! qu'il ne meure pas avant d'avoir connu son erreur, avant que ne soit éclairci cet horrible malentendu.

Pierre médita un instant sur ces paroles, puis il dit :

— Je vais faire de nouveaux efforts pour te rendre le bonheur. Je veux réparer par tous les moyens en mon pouvoir le mal que j'ai causé. Il faut qu'Alain reprenne sa place à son foyer ... à n'importe quel prix !

•

Les jours suivants, Pierre se replia sur lui-même.

Yvonne se demandait : Qu'attend-il pour courir, pour voler à la poursuite de l'absent ?

Un matin, le jeune homme prévint sa sœur qu'il allait partir en tournée. Il avait fait l'acquisition d'une tente, d'une arme et de quelques provisions. Les Hindous signalaient des tigres dans la profondeur du bois de Hongaï, qui se trouve entre Cua-Luc et le port.

— Mais, demanda Yvonne, qui ne savait que trop de quelle forêt il s'agissait, es-tu certain que ce soit là qu'erre mon pauvre Alain ?

— Je le pense, répondit-il.

— Sais-tu quelque chose de plus ? N'as-tu rien appris ?

— Tâche de prendre courage.

Au bout d'un instant, Pierre ajouta d'une voix si timide que sa sœur la reconnut à peine :

— Et si ... s'il était trop tard, si je ne te ramenais pas ton mari ... si je restais, moi aussi, dans cette forêt funeste, dont tu ne connais pas la profondeur, me pardonnerais-tu ?

— Je vous unirais dans mon souvenir, répliqua-t-elle. Je ne cesserais de vous aimer jusqu'à la fin de ma vie.

— Alors, au revoir, sœur, dit-il en l'embrassant.

Quand il fut parti, elle tomba sur la natte et se mit à fondre en larmes.

•

Ming vit Tati disparaître au bout de l'allée de manguiers. Elle portait un petit couffin et marchait vite. Ming ne pouvait pas la rattraper, car il boitait. Il s'était tordu la cheville en essayant de franchir une cascade, dans la forêt. Il avait pressenti Monsieur Ingénieur qui fuyait dans un décor de lianes et de hautes herbes, et il avait en vain tenté de le sauver d'une excursion où certainement il trouverait la plus horrible des morts.

Le Chinois, sautant sur un pied, suivait pourtant sa bien-aimée, avec le sentiment irrévocable qu'il ne pourrait pas vivre sans elle.

Comme la première fois, Tati gravit la colline. Elle demeura quelques instants attentive, immobile, avec un regard circulaire à l'adresse d'indiscrets possibles. Ming s'approcha en trottinant et vint examiner son manège. Quand elle eût mis le nez sur la caverne qu'habitait le fakir, il la rejoignit et lui prit le bras avec une vigoureuse ardeur.

— Ah ! tu m'as fait frayeur, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ne le dis pas, Ming, j'apporte le riz.

— Si tu veux, Tati, nous irons tous les deux chez le fakir.

Elle le considéra avec quelque étonnement. Ce n'était plus, ce soir, un redresseur de torts, un farouche justicier, mais un garçon détendu par une pensée chagrine. Elle dit :

— Viens !

Ils s'approchèrent et appelèrent. Déjà, le vieillard était en leur présence. Ses yeux noirs flamboyaient. Il avança la main et se saisit du cadeau de Tati.

— Merci, ma fille. Et toi, mon jeune ami, je suis heureux de te voir.

— Maître, dit Ming, renseignez-moi tout de suite. Un homme blanc est parti dans la forêt. Il s'en va vers le centre, là où les tigres montent la garde devant les fontaines et où les serpents à langue violette s'enroulent aux branches des cocotiers. J'ai essayé de le suivre ; mais, voyez, oh ! mon père vénéré, je n'ai pas eu assez d'adresse pour passer l'eau sans me blesser.

Le fakir s'appuya sur son bâton de bois et fit quelques pas dans la direction de la forêt lointaine :

— Je pressens bien des choses troubles dans la fuite de cet homme blanc, dit-il. Je le vois en grand danger. Mais, oh ! mon jeune fils, ne t'occupe pas d'intervenir dans son destin. Laisse-le aux mains des dieux.

Puis le grand vieillard eut un petit rire et, se tournant du côté de la jeune fille :

— Mais celle-ci est venue un jour à la lumière pour te servir de compagne. N'aie pas peur de sa faute. Elle a laissé dans l'aventure son envie de courir après l'homme blanc. Tu es revenu, c'est donc que tu l'aimes. Epouse-la.

— Je voudrais bien, répliqua Ming, mais elle, me suivra-t-elle ?

— Elle te suivra, dit le fakir avec son rire saccadé.

Le Chinois prit la main de la jeune fille qu'il serra légèrement :

— Ton visage est comme un miroir, fit-il, où l'amour s'est laissé prendre. Veux-tu marcher sur mes pas ?

— Oui, répondit-elle, un peu honteuse, et il faut me pardonner d'avoir songé... à te préférer celui qui ne me cherchait pas.

— Je te fais grâce, dit Ming, les yeux brillants.

— Bien, répondit à son tour le fakir et, pour le reste, laissez faire Fong-Tchoue !

•

Pierre avait dépassé les derniers villages. Il se mit à écouter attentivement les bruits de la forêt. Il était dans une sorte de cathédrale de verdure. Les cimes végétales montaient à des hauteurs incalculables et les lianes dévoraient les branches avec vigueur. La clarté de la lune ne pénétrait que par d'étroits interstices. La nuit venait.

Tout le jour, les fauves avaient dormi, et le silence avait été total, en dehors des habitations. Mais, à cette heure, il fallait se méfier.

Pierre perçut, loin, le grondement d'un tigre. Puis une détonation éclata.

Si c'était Alain Gueheunec ! se dit-il en frissonnant.

Il longea une végétation gluante, d'où s'échappait une forte senteur tropicale. Il pensait : Je vais doubler l'étape !

Il suivit une piste. Elle le conduisit à des buissons, puis à une mare vaseuse, puis de nouveau à un espace découvert.

Le jeune homme était en train de vérifier son fusil, lorsqu'il entendit, assez près de lui, plusieurs coups de feu. Il tourna les yeux de ce côté et vit, émergeant de la brousse, un tigre dont les yeux étincelaient avec une expression féroce. A quelques pieds en face de la bête, un blanc épaulait.

Il est presque impossible de tirer un animal sauvage à bout portant, pensa Pierre brièvement.

Poussé par une impulsion subite, ayant deviné l'identité du chasseur, il se précipita entre le tigre et lui.

— Prenez garde à vous, Alain Gueheunec ! cria-t-il d'une voix haletante. Gardez-vous pour votre femme.

En même temps, il visait l'épaule de la bête. Le tigre prenait son élan. La balle l'effleura sans le blesser. Il atteignit Pierre et, furieux, lui déchira le flanc.

Songez à vous, Madame...

De tous les membres de la famille, c'est la mère qui reste le plus souvent à la maison. Monsieur va quelquefois à son club de quilles ou à son cercle, Mademoiselle va au thé ou chez des amies, le fils aîné a ses camarades, et les petits, leurs jeux. Mais vous, Madame, puisque, plus souvent qu'à votre tour, vous montez la garde du foyer, vous avez bien droit, vous aussi, à quelques moments de loisirs, n'est-ce pas ? Alors, le moyen le plus pratique de goûter, chez vous, un bref moment de détente, c'est encore la lecture de votre magazine préféré,

LA REVUE POPULAIRE

qu'on prépare et réalise particulièrement à votre intention. En vous abonnant à LA REVUE POPULAIRE, non seulement vous procurez à vous-même une grande source de distraction, mais vous avez de plus la certitude que votre fille aînée et même aussi votre fils et votre mari prendront également leur profit. Du reste, il en coûte si peu pour tant d'agrément, ($2 pour deux années) et puis, est-ce que charité bien ordonnée ne commence pas par soi-même ?

LIRE NOTRE ROMAN D'OCTOBRE

Après l'épreuve

Par ANNIE et PIERRE HOT

COUPON D'ABONNEMENT ----------

LA REVUE POPULAIRE

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$1.50	1 an	$1.75
2 ans	2.00	2 ans	2.50

☐ **IMPORTANT:—Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion **Montréal 18, P.Q., Can.**

Alors, tandis qu'il s'acharnait sur sa proie, le chasseur s'agenouilla, pointant son canon sur la tête du tigre. Il tira deux fois. Un rugissement se fit entendre. L'animal recula et s'écroula.

Alain Gueheunec se redressa et franchit la courte distance qui le séparait de l'inconnu étendu à terre. Une étrange ironie s'était peinte sur son visage pâle. Ainsi, un voyageur lui conservait cette vie qu'il ne cherchait qu'à perdre. Il se pencha sur le corps ensanglanté. La jeune homme respirait encore, ses mains crispées sur sa blessure, et essayait de parler.

— Vous vous êtes sacrifié pour moi, murmura Alain. Si vous aviez su!...

— Je sais, bégaya Pierre... et je ne regrette pas de mourir pour vous. Je suis le frère d'Yvonne.

— Son frère! s'écria Alain.

Il avait brusquement l'intuition de la vérité. Pourtant, il répéta:

— Son frère! Elle ne m'a jamais parlé de vous. Pouvez-vous m'en faire le serment?

— Je vous le fais, en face de la mort qui s'approche. Il y avait un coupable dans la famille d'Yvonne. Ce coupable, c'était moi... J'étais parti à l'étranger. Un jour, je suis venu échouer en Indochine. J'ai appris que ma sœur y était mariée... J'ai eu la tentation de la revoir... Je lui ai écrit... J'ai sollicité son aide pour sortir de l'affreuse situation dans laquelle je me trouvais. J'avais des dettes. Je m'étais battu avec un indigène... Je...

— Et j'ai accusé ma femme, gémit Alain désespéré. Où est-elle? Que devient-elle?

— Elle vous aime toujours et elle vous attend. Vous la trouverez à Hanoï, au bord du fleuve, dans une modeste case.

— Et vous, vous tombez à ma place, sous la griffe d'un fauve!

— Cela vaut mieux ainsi, murmura Pierre d'une voix défaillante.

— Merci, mon ami, mon frère. Je voudrais vous donner la paix, la douceur, le ciel, à vous qui me rendez l'espérance.

— Vivez heureux près d'Yvonne, dit encore Pierre. Ne m'oubliez pas!

Et il mourut sous le regard empreint d'émotion et de reconnaissance d'Alain Gueheunec.

•

De plus en plus fébrile à mesure que les jours passaient, la sueur au front, les yeux fixes, Yvonne se leva. Elle s'installa devant une petite table, fit semblant de manger. De temps à autre, elle se surprenait en train de surveiller la porte. Elle regardait la circulation de la plage, rapide, exaspérante.

Si j'allais me promener un peu. Je ne puis plus rester assise.

Elle fit un pas vers la porte, hésita, et tout à coup poussa un léger cri.

— Madame Ingénieur, fit Lao en apparaissant sur le seuil de la case, c'est une lettre que j'apporte pour vous.

— Donne! dit la jeune femme avec vivacité.

Elle avait déjà reconnu l'écriture d'Alain. Il écrit, donc il est vivant. Il écrit, donc il s'intéresse à elle. Il écrit, peut-être qu'il m'aime encore.

La joie et la douleur entrèrent en elle d'un seul coup et se mêlèrent dans son cœur.

Et maintenant, la tête renversée, le papier bleu entre ses doigts, Yvonne demeurait immobile. Lao s'était retiré sans bruit dans un coin de la case, après l'inclination d'usage.

La lumière rouge du dehors éclairant la petite feuille tremblante:

« Yvonne, Yvonne, j'ai appris ton secret. Celui qui me l'a livré est mort. Mais puisque je vis, moi, c'est qu'il faut que je te retrouve et te rende heureuse. Me pardonnes-tu d'avoir douté de toi? Si tu veux me revoir, dis un mot au boy et j'accourrai aussitôt. Je ne veux rien ajouter de plus. Nous avons tant de choses à nous dire. J'espère. ALAIN. »

Soudain, brusque, Yvonne se redressa.

— Tout de suite, Lao, cria-t-elle, tout de suite. Dis à mon mari de venir.

— Bien, maîtresse.

Là-dessus, le boy sortit, sans prononcer une parole de plus.

•

Yvonne, le soir venu, s'endormit, et se réveilla à l'aube, le cœur plein d'Alain. Il lui sembla que désormais elle ne pouvait plus supporter son absence un seul jour. Le fait même de ne pas avoir été certaine plus tôt de cette impossibilité lui apparut comme incroyable. Les jours qu'elle venait de vivre depuis le départ de Pierre, ces jours d'un espoir fiévreux, s'engouffraient dans le néant.

Yvonne s'assit sur le bord de la natte, relisant le papier bleu, comme si, à force de contempler chaque mot écrit, elle allait parvenir à amener son mari à Hanoï.

J'accourrai aussitôt... Ainsi donc, l'arrivée d'Alain était proche. Elle allait le revoir bientôt.

La perspective de ce retour tant espéré, tant attendu, la laissait pantelante, pâle et sans forces.

— Yvonne! Ma chérie, me voici. C'est moi! cria-t-il dès le seuil.

Hélas! il y avait un regret dans cette réunion. Alain revenait seul.

Yvonne voulut connaître dans tous les détails l'épisode où son frère s'était exposé pour son mari. Alain lui donna une mèche de cheveux bruns, coupée sur le front du mort, avant qu'il ne l'ait enterré de ses mains dans l'herbe humide.

— Pauvre Pierre! murmura Yvonne, il a disparu dans l'accomplissement d'une noble tâche. Nous ne l'oublierons pas, si nous oublions ses fautes.

— Yvonne, ma femme chérie, nous aussi nous avons été coupables, dit Alain. Nous avons manqué de foi.

Elle fit, timidement:

— Je voulais tant t'être agréable! J'ai eu peur de te déplaire... Surtout quand j'ai vendu ce bracelet que tu m'avais donné. Je n'osais pas te demander une petite somme avec laquelle Pierre aurait pu se tirer d'affaire.

— Et moi, quand Tati m'a fait part de ce qu'elle venait de découvrir, je t'ai follement exilée! Il faut dire que ce soir-là le typhon proche avait exalté l'odeur du charbon et celle des tubéreuses. J'étais dans une mer de senteurs lourdes qui vous portaient à la tête. N'importe, pour un couple, je crois qu'une première épreuve est toujours une étape difficile à franchir. Au bout d'un an, la vie conjugale n'est pas encore en équilibre. Que cette ombre qui s'est élevée entre toi et moi soit la dernière!

— Jamais plus, mon chéri, jamais plus!

— Je t'aimais, je t'aimais passionnément, même après la révélation de Tati. Je suis allé à l'hôtel, abattu, pâle, blessé au cœur. L'amour demeurait pour moi un drame douloureux. Je fus malheureux, très malheureux, en ces jours qui suivirent nos premiers mois de bonheur. Et toi, que faisais-tu?

— Je pensais à toi toujours, quand l'aiguille de soie était finie et que je la coupais d'un seul coup net avec mes ciseaux avant de commencer une fleur, de nuancer les teintes, et les demi-teintes. Souvent, je laissais l'ouvrage tomber sur mes genoux et je me mettais à pleurer. Je pensais que le temps était beau et que le dimanche suivant nous aurions pu tous les deux, nous promener dans la forêt et que je t'aurais montré de vieux, de très vieux arbres vêtus de lianes.

Il l'écoutait, en fermant un peu ses yeux bleus. Puis, ils demeurèrent silencieux, se regardant longuement, un sourire attendri aux lèvres.

Un frôlement sur sa main fit tressaillir Yvonne. Alain prit son poignet, tandis qu'il murmurait d'une voix chaude:

— Yvonne... Je suis si heureux, mon Yvonne!

Elle voyait, penchée au-dessus d'elle, la douce figure hâlée. Il reprit:

— Répète-moi encore que tu m'aimes toujours.

— Je t'aime de toute mon âme!

Alors il la prit par la main et la conduisit sur la plage. La nature a toujours aidé les réconciliations des hommes. Le soleil illuminait le fleuve. Aucun souffle ne faisait frémir les voiles décorées des barques échouées dans la vase. Pieds nus, les indigènes s'agitaient dans l'air torride.

Et ce fut là, en pleine clarté, qu'Alain Gueheunec serra sa femme de toutes ses forces contre sa poitrine.

LE CINEMA ANGLAIS

[*Suite de la page 9*]

En temps de guerre, elle était utile; en temps de paix, elle ne servait à rien. La morale du film est peut-être assez aléatoire; elle nous donne pour le moins un sujet de discussion et cela suffirait à prouver que le film n'est pas sans valeur. Les rôles sont bien tenus et Rex Harrison, en particulier, a campé le personnage d'un roué plein de charme. La production est excellente et ménage bien les effets d'ombre et de clarté.

C'est surtout alors qu'elle était en proie aux difficultés découlant de la guerre que l'Angleterre a réalisé ces films, n'ayant, à l'époque, que la moitié de ses studios. Le personnel avait été réduit au minimum, la plupart de ses meilleurs acteurs étaient dans les forces armées. Il fallut donc à l'industrie cinématographique réduire le nombre de ses réalisations. Mais elle compensa par la qualité ce qu'elle perdait par la quantité. Cette qualité est en effet toujours maintenue et même améliorée dans les films actuellement en préparation.

"ESPOIR" D'ANDRE MALRAUX

[*Suite de la page* 10]

qui composent ce film, il faut bien qu'il sache que ce n'est pas la faute de l'auteur : au mois de janvier 1939, alors que son œuvre était encore inachevée, André Malraux apprit que les armées de Franco approchaient de Barcelone où il travaillait depuis six mois. Celui qui avait combattu dans les rangs républicains, qui avait contribué à organiser l'aviation "rouge" ne pouvait courir le risque de tomber aux mains de ceux qu'il avait combattus. Il prit le chemin de la France avec la pellicule qu'il avait impressionnée et il procéda à Paris au montage. Mais des scènes capitales faisaient défaut. Il dut se résigner à laisser des trous, impossibles à combler, dans une œuvre qui aurait dû être composée avec la plus stricte rigueur.

Telle qu'elle est, elle nous est apparue d'une beauté bouleversante. Elle est si proche de nous que nous avons peine à croire que cinq ans se sont écoulés entre le moment où elle fut réalisée et celui où elle nous est montrée. Mieux encore, les terribles années que nous venons de vivre lui confère toute sa signification. Cette grandiose expérience du combat pour la liberté, que Malraux avait vécue vers 1936, nous ne l'aurions pas connue si le film était sorti avant la guerre. Aujourd'hui, nous comprenons ce qu'il veut dire d'autant mieux que ce drame de l'Espagne est devenu le nôtre.

Essayons donc de nous replacer dans les conditions où il fut réalisé. Denis Marion, qui fut l'assistant de Malraux à Barcelone, nous y aidera : "En juin 1938, nous a-t-il raconté, la réalisation commença dans un des trois studios que comptait la ville. L'équipement était relativement moderne, mais, depuis deux ans que durait la guerre civile, les locaux avaient été occupés par les troupes ou par la police, des appareils étaient devenus inutilisables. Il fallut faire venir de France des lampes, des produits de maquillage, de la pellicule. Le négatif impressionné était renvoyé dans un laboratoire parisien pour être développé. De ce fait, l'opérateur, Louis Page, travailla à l'aveuglette, un mois se passa avant qu'il pût voir les fragments tournés. L'installation sonore, très défectueuse, tombait en panne à tout bout de champ. Par la suite il fallut réenregistrer tout le son. Les difficultés techniques furent celles qu'on peut imaginer dans un pays en guerre. Chaque fois qu'il y avait alerte, et il y avait alerte tous les jours, le courant électrique était coupé. De nombreux extérieurs furent tournés sur les champs d'aviation, entre deux bombardements. Pendant toute une nuit, on travailla au sommet de la colline de Monjuich, les projecteurs illuminant le ciel dans cette ville soumise au plus rigoureux black-out : par une chance extraordinaire, ce fut une des rares nuits où les avions italiens ne vinrent pas des Baléares. Pour la première fois à l'écran, des scènes furent tournées à l'intérieur d'un bombardier. Louis Page déploya des trésors d'ingéniosité pour installer son appareil dans une carlingue où rien n'était prévu à cet effet. Les vues du départ de l'avion, de l'avion en vol et les vues aériennes furent prises à bord du seul Potez qui restait à l'armée républicaine. Bien que le film n'ait pu être terminé, Malraux ne se découragea pas et, après avoir six fois recommencé le montage, il acheva la version définitive. En août 1939, le film devait sortir en exclusivité, quand la guerre éclata : il fut interdit par la censure. Pendant l'occupation, le négatif et une copie purent être soustraits aux Allemands et cachés. Pour son premier contact avec l'écran, André Malraux s'était improvisé scénariste, dialoguiste, metteur en scène.

Ce film porte le titre du livre que l'auteur de LA CONDITION HUMAINE publia en 1937. Il reprend quelques-uns des épisodes du roman, mais ne se superpose pas à lui. Cette différence entre son œuvre littéraire et son œuvre cinégraphique Malraux avait songé à la marquer en donnant au film un titre tout autre ; il devait s'appeler SIERRA DE TERUEL du nom de la montagne où l'action est entièrement située.

Il est curieux de rapprocher les quelques morceaux qui sont identiques dans le film et dans le livre ; on constate alors quelle compréhension profonde Malraux a eue d'emblée du cinéma. Il est à peine croyable, devant une telle maîtrise, qu'on se trouve devant une œuvre de début. On se dit qu'enrichi d'une telle expérience, l'auteur serait un des grands metteurs en scène du monde, si ses activités multiples ne l'éloignaient du cinéma. Et si rien de ce que fait Malraux n'est indifférent, c'est que cet artiste s'engage à fond dans toutes ses entreprises ; il n'est que de relire LES CONQUERANTS, LA VOIE ROYALE ou ESPOIR pour découvrir que l'art et la vie sont en lui inséparables.

UN FILM PAYSAN

[*Suite de la page* 11]

ne doit se marier afin que le bien de famille reste indivisé. Si un homme ou une femme, étranger à la tribu, survenait, peu-être réclamerait-il un partage qui diviserait ce que maintes générations de paysans ont eu tant de mal à unir. Respectant ce pacte tacite, la jeune fille fuira à la ville sans demander sa part d'héritage.

Tout irait pour le mieux si la vie à la ferme ne se révélait impossible pour ces trois hommes qui ignorent tout de l'art de tenir une maison. On engagera donc une servante. Elle ne paie pas de mine, cette petite qui leur arrive un jour, mais elle se révèle rude travailleuse, pleine de ces vertus paysannes que le chef de maison apprécie par-dessus tout. Hélas ! le cadet ne peut résister à tant de fraîcheur et de jeunesse ; il séduit la jeune fille. Il en sera rudement puni, car les hommes du village, furieux de le voir toujours à la poursuite de leurs femmes, le corrigent si sévèrement qu'il en restera à tout jamais estropié et que cette disgrâce physique lui troublera la cervelle.

Mais la servante a inspiré au plus jeune des fils un sentiment profond ; aussi, quand elle devra quitter la ferme, s'en ira-t-il lui aussi. L'aîné reste seul. Il s'aperçoit maintenant que son sacrifice a été inutile et que cette terre, pour laquelle il a interdit à tous de fonder un foyer, ira à des étrangers quand il mourra sans postérité. Tout s'arrangera, d'ailleurs, puisque sa sœur revient et qu'elle a un fils, qui a hérité de son oncle cet atavique amour de la terre. C'est lui qui lui succèdera.

•

Une remarquable interprétation dissimule ce qu'il peut y avoir d'un peu conventionnel dans un tel sujet. Charles Vanel, que nous connaissons depuis longtemps comme le meilleur comédien de l'écran français, se révèle ici plus sobre et plus puissant encore qu'à l'ordinaire. Sa composition de paysan imposant la loi du *pater familias* antique, ne manque ni de grandeur ni de finesse. La finesse est ce qui caractérise le jeu d'Alfred Adam, comédien intelligent et dont nous admirions, récemment encore, la création dans *Boule de Suif ;* il est ici un coq de village astucieux et habile. Les rôles féminins ne sont pas moins bien tenus par des comédiennes encore inconnues mais que nous retrouverons certainement bientôt.

Les compositeurs canadiens

•

Radio-Canada inaugurait en août dernier une nouvelle série de concerts consacrés à la musique canadienne. Parmi les auteurs dont les œuvres ont été choisies, signalons Alexandre Brott, Claude Champagne, John Weinzweig, Dr Healey Willan, J.-J. Gagnier, Georges-Emile Tanguay, Maurice Blackburn, Hector Gratton et plusieurs autres.

Ces concerts, au nombre d'environ dix-sept, seront diffusés au pays par le réseau Trans-Canada et en Europe par le Service international à ondes courtes.

Le programme de la première audition comprendrait trois chansons de Claude Champagne, tirées de la Suite Canadienne. M. Champagne est l'assistant du directeur du Conservatoire de musique de la Province de Québec. Il est actuellement au Brésil où il fut invité à donner des cours et à diriger des concerts.

•

LES VOIX DU PAYS

Les Voix du Pays nous sont revenues. Radio-Canada poursuit ainsi une œuvre d'encouragement à l'écriture théâtrale. Les pièces présentées sous la rubrique *Les Voix du Pays* furent soumises au Concours littéraire de Radio-Canada, mais ne furent pas primées. Elles se recommandèrent toutefois à l'attention des autorités de Radio-Canada pour leurs qualités scéniques. En d'autres termes, elles furent jugées dignes de subir les feux de la rampe radiophonique.

SUR LES ONDES DE CHICOUTIMI

Une visite au

Par LUCILLE

POUR BIEN DES RAISONS, la ville de Chicoutimi peut être fière de son poste de radio local CBJ dont la variété de ses excellents programmes va de pair avec l'extrême courtoisie de son service. Il règne à CBJ, filiale de la société Radio-Canada, une activité fébrile ; cela n'empêche pas le personnel d'être d'une amabilité charmante à commencer par Françoise, la gentille secrétaire, les annonceurs et les ingénieurs.

Evidemment, ils ont un exemple merveilleux dans la personne du directeur, Vilmond Fortin, qui ne cesse de se dépenser pour mener à bien cette entreprise qu'il a tant à cœur.

Ci-contre, à gauche, VILMOND FORTIN, directeur du poste CBJ de Chicoutimi. — Ci-dessous, l'ensemble vocal des "Gais Lurons" bien connus des radiophiles de la région du Lac St-Jean. De gauche à droite, LAVAL RAYMOND, annonceur, réalisateur et auteur des textes de l'émission ; JACQUELINE LEVEILLE, pianiste et auteur des arrangements et adaptations ; LIONEL MORIN ; ADRIENNE AMYOT et B. WILLSHIRE.

poste CBJ

DESPAROIS

Quand on lui demande comment il est arrivé à la radio, il vous répond :

— C'est plutôt la radio qui est arrivée dans ma vie. Je me destinais nullement à la carrière radiophonique, j'étais comptable et satisfait de mon sort jusqu'au jour où Radio-Canada vint établir son poste à Chicoutimi. On me proposa d'entrer dans cette nouvelle organisation et j'acceptai en novembre 1933.

Tout était à faire évidemment et nos débuts furent modestes ! De fait, nous ne faisions que relayer les programmes du réseau.

— Je vois que vous avez très bien réussi puisque vous irradiez régulièrement des programmes commandités par les maisons de commerce de la région.

Ce qui plaît chez M. Fortin c'est cette dualité qui existe en lui ; non seulement c'est un homme d'affaires accompli, mais aussi un artiste, deux qualités qui se rencontrent rarement chez la même personne.

Cependant, il est regrettable que M. Fortin soit si humble, j'ai dû revenir à la charge bien des fois avant d'obtenir quelques détails sur sa carrière. C'est par un heureux hasard que j'ai découvert que le fondateur du CBJ possède une très jolie voix, de plus, c'est un apôtre de l'art dans sa ville natale de Chicoutimi.

Dès le début du poste CBJ il participe lui-même, comme chanteur, à de nombreuses émissions. Plus tard, il réunit quelques amis autour de lui et prépare un chœur mixte de huit chanteurs "Les Voix du Saguenay" et le trio Marviro qui, pendant trois ans, présenteront des programmes fort goûtés des radiophiles.

Soucieux de la formation musicale de ses chanteurs, il réussit à convaincre le regretté Rodolphe Plamondon, pédagogue émérite, à venir donner des cours à Chicoutimi, une semaine par mois. C'est encore lui, cet été qui a organisé des cours de diction dirigés par Alfred Brunet, artiste bien connu de la métropole.

Au cours de mon entrevue avec Vilmond Fortin, cet excellent directeur me confia que le poste CBJ fait le relais de tous les principaux programmes de Radio-Canada. Pour cette raison, ajoute-t-il, nous nous raccordons au réseau, aussitôt nos émissions commerciales terminées. Puis il me parle de deux programmes très en vogue auprès des radiophiles de Chicoutimi : "Les Gais Lurons" et "Çà et Là".

"Les Gais Lurons"... sont-ils trois ou quatre qui veulent se battre ? mais non ! ils ne veulent pas se battre puisqu'ils sont gais... C'est tout simplement un trio qui chante à merveille les plus belles chansons de notre folklore. Leur programme, offert par la *Lake St. John Power & Paper, de Dolbeau,* est irradié tous les dimanches soirs à 5 h. Le nom des chanteurs : Adrienne Amyot, Bernard Willshire et Lionel Morin, tous de la région du Saguenay. Les harmonisations de cette émission sont de Jacqueline Léveillé, pianiste de grand talent qui accompagne ces chanteurs.

Mlle Léveillé, native de Ste-Thérèse de Blainville, demeure à Chicoutimi depuis un an, elle se dévoue, là-bas, sans compter à la cause musicale. Les textes et la réalisation de ce programme sont de Laval Raymond qui s'en tire très bien.

"Çà et Là"... une émission d'un quart d'heure, comprenant la lecture d'un courrier : souhaits de fête, annonces de mariage, etc., et quelques nouvelles locales, le tout "assaisonné" d'un brin de poésie et de pensées philosophiques, présenté par la charmante courriériste de ce programme, Huguette.

Ci-dessus, *Huguette*, l'intelligente et sympathique courriériste de *Çà et Là*. Son nom véritable est Mme JEAN PELLETIER et elle est originaire d'Arthabaska, pays de Suzor Côté et de Jacques Gérard, chanteur au Metropolitan Opera de New-York.

Huguette ? mais ce n'est autre que madame Jean Pelletier, de Chicoutimi. Née à Arthabaska, le pays de Suzor Côté, sculpteur canadien et de Jacques Gérard, chanteur au Metropolitan de New-York, madame Pelletier est aussi une artiste en son genre : elle interprète la poésie avec beaucoup de sensibilité et les conseils philosophiques qu'elle donne au cours de son programme dénotent une grande âme.

CBJ ne s'arrêtera pas en si bon chemin, M. Fortin a plein d'idées dans la tête, d'autres programmes fleuriront à leur tour qui remporteront eux aussi beaucoup de succès auprès des radiophiles, j'en suis sûre.

[*Lire la suite page* 42]

ECHOS D'UNE GRANDE EMISSION

Deux voix de chez nous

LE CHANT, cette expression la plus directe de l'émotion musicale, est cultivé avec bonheur et depuis longtemps chez nous. Notre folk-lore, surtout d'origine française, est l'un des plus beaux qui soient. Ceux qui s'y spécialisent sont légions, mais, depuis quelques décades, l'art universalisé retient l'attention de bon nombre des nôtres qui se sont magnifiquement illustrés en notre pays et à l'étranger. Pour l'instant, il ne s'agit pas ici de dresser un palmarès de nos grands artistes lyriques, nous avons tenu plutôt à souligner les noms de deux personnages qui ont servi et continuent de servir admirablement la cause du chant et par là, nous entendons le grand, le beau répertoire.

En premier lieu, nous rendons hommage à Jeanne Desjardins, artiste de la scène et de la radio, si avantageusement connue de nos mélomanes. C'est avec plaisir que ces derniers apprenaient récemment que Mlle Desjardins était l'artiste invitée de "Carnation Contented Hour", émission d'envergure à l'affiche de laquelle ne se trouvent ordinairement que des noms consacrés.

Que ne dirait-on aussi de Gérald Duranleau, ténor toujours chaleureusement applaudi, également recherché de la scène et des ondes. Ce sympathique artiste était invité lui aussi à participer à la même émission, ce qui revient à dire que M. Duranleau, au même titre que Mlle Desjardins, est considéré comme l'une de nos plus grandes figures de notre monde musical.

UN INTERESSANT "RADIO-MAN"

FLORENT FORGET

Florent Forget est né à Montréal le 2 avril 1918. Son père était violoniste, sa mère, pianiste. Dès ses premières années, il fut donc imprégné d'un goût prononcé pour la musique. Son père étant un des rares luthiers de Montréal, il fut très tôt en contact avec les musiciens de la métropole. Il assistait souvent aux concerts qu'il appréciait déjà, malgré son jeune âge. Son père et sa mère réussirent surtout à lui former une âme qui se prêtait au développement artistique.

Si ses premières études de violon ne furent pas un succès, c'est qu'autre chose l'attendait.

En 1932, il commençait ses études classiques au Collège Ste-Marie de Montréal. Les lettres et le théâtre l'intéressèrent beaucoup. Il ne laissait échapper aucune occasion de se développer en diction. Il suivit des cours de MM. Riddez et Jean Melançon. Il jouait très souvent sur la scène aux côtés des Anciens du Gésu tels que MM. Amireault, Bernard Hogue, Louis Lapointe, Hector Charland, Bouvier, Guèvrement, etc.

A l'âge de 20 ans, en 1938, Florent Forget commençait de solides études philosophiques. Puis celles-ci furent complétées de sciences sociales, psychologiques et morales. Ces études ébranlèrent sa santé, l'obligeant à six mois de repos. Il faisait alors partie des *Compagnons de St-Laurent* du R.P. Legault. Ce devait être pour lui le chemin de la radio. En effet, en mars 1943 le P. Legault était invité à présenter quelques candidats parmi ses Compagnons à une audition de Radio-Canada à l'occasion du départ de Georges Lambin surtout, et d'une pénurie d'annonceurs... Je faisais partie des candidats qui se présentèrent au nombre d'environ 35, un beau mardi après-midi. Il était peu confiant, nous dit-il, et passa parmi les derniers. Après son essai, M. Baulu lui laissait une formule à remplir dans le plus bref délai, et beaucoup d'espoir... Deux jours après, Florent Forget était convoqué à Radio-Canada et engagé immédiatement. Il fait donc partie de la Société depuis le 17 mars 1943.

Sa carrière n'est pas encore celle d'un vieil annonceur. Il a eu toutefois le plaisir d'annoncer ici et là, ne fût-ce que comme substitut, plusieurs programmes intéressants, tels *Un homme et son péché*, la *Fiancée du Commando*, divers concerts, etc. Sa première émission de studio fut de présenter M. François Rozet tous les dimanches sois à 9.00 heures. Depuis lors il a été annonceur attitré du *Quatuor Alouette*, de la *Métairie Rancourt*, etc.

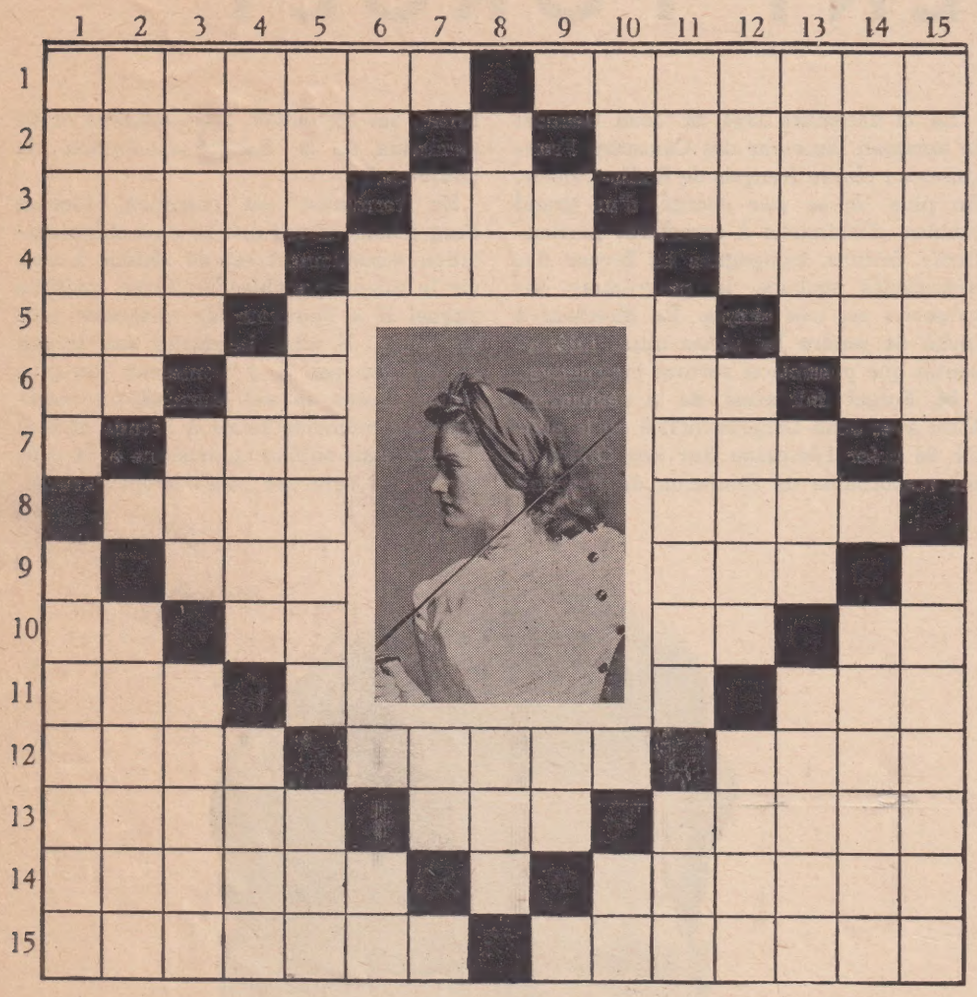
Le 18 décembre 1944, M. Jean Beaudet le nommait directeur des Causeries Françaises au réseau français de Radio-Canada. En plus de se voir chargé d'un grand nombre d'émissions à caractères particuliers : forums, campagnes en faveur des organismes sociaux, le programme des causeries est très simple. Le directeur a tâché de rendre les séries aussi intéressantes que possible et surtout instructives.

M. Forget fait aussi de la réalisation. C'est avec Jean Després qu'il a eu le plaisir de créer l'émission *Sur nos Ondes*. Il est responsable de l'émission de François Rozet, des *Actualités Universitaires* et de l'émission de la *Société d'Adoption de l'Enfance.*"

En terminant cet entretien, Florent Forget nous assure que sa plus chère ambition actuellement est de réussir à servir le mieux possible l'auditoire invisible auquel il a l'honneur de s'adresser tous les jours. Il aime beaucoup son travail et n'hésite pas à y consacrer les plus belles heures de ses journées, en réservant ses moments libres à l'étude et à la lecture, sans oublier la musique et la poésie... qui sont ses passe-temps favoris.

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO CENT DIX



HORIZONTALEMENT

1. Tumeur molle. — Sport pratiqué par notre vedette.
2. Prénom de notre vedette. — Menu poisson qui sert à peupler les étangs.
3. Tombas en ruine. — Seule. — Différentes parties d'une habitation.
4. Ville de Russie. — Arbre forestier. — Vigueur.
5. Peigne de tisserand. — Consonnes de Sorel.
6. Année. — Préposition. — En les. — Article espagnol.
7. Préfixe signifiant huit. — Depuis.
8. Exister. — Dieu de l'Amour.
9. Fluide élastique. — Habitude ridicule.
10. Du verbe être. — Lac du Soudan. — Règle double. — Douze mois.
11. Espace entre deux coteaux. — Adresse.
12. En outre. — Nom de notre vedette. — Insecte diptère.
13. Mollusque lamellibranche. — Unité de mesure agraire. — Se porte au cou.
14. Débarrassés des nœuds. — Robuste.
15. Chiens d'arrêt. — Quêter çà et là.

VERTICALEMENT

1. Tabac à fumer. — Ministres Israélites.
2. Tringle de bois d'un métier. — Abominable.
3. Chefs. — Enleva. — Petit loir.
4. Expatriation. — Coffret. — Du verbe mouvoir.
5. Fleur blanche. — Pierre précieuse. — Petite pièce du jeu de golf.
6. En les. — Senior (abrév.).
7. Ville de chaldée. — A moi.
8. Mammifère solipède. — Colère.
9. Préposition. — Règle double.
10. Possessif. — Connu.
11. Sert à comprendre un problème. — En évidence à l'écran. — Gaz stomacal.
12. Ville d'Espagne dans la province de Tarragone. — Suite ininterrompue de choses. — Langue sacrée de l'île de Ceylan.
13. Troublés par le vin. — Fer large de la charrue. — Allure du cheval.
14. Chétif. — Ouverture en forme d'arc.
15. Cheval qui a le dos enfoncé. — Engouer.

UNE VISITE A CBJ

[*Suite de la page* 39]

Le directeur de CBJ me confie que son poste "parti à 100 watts en a maintenant 1,000", puis il ajoute que sa puissance sera portée dès le printemps prochain à 10,000, ce qui fait sourire d'aise mon charmant interlocuteur.

"He is the right man at the right place", voilà un proverbe anglais que je me dois d'appliquer au directeur du poste CBJ. Je sais qu'en agissant ainsi, je risque de m'attirer les foudres de M. Fortin, mais qu'importe ! je dis avec plaisir cette vérité et tant pis pour les reproches !

LUCILLE DESPAROIS

DE-CI, DE-LA

Olivia de Haviland est née le 1er juillet 1916, à Tokio, d'une famille d'origine française. Elle est la sœur de l'actrice Joan Fontaine. Elle a débuté à l'écran sous la direction de Max Reinhardt, dans l'adaptation du *Songe d'une nuit d'été,* en 1935. Ses films les plus importants ont été *Anthony Adverse, Autant en emporte le vent, Robin des Bois, L'Aventure de Minuit* et *La Vie privée d'Elizabeth.* Elle vient de terminer *Devotion,* l'histoire romancée des sœurs Bronte.

•

La nouvelle des accords cinématographiques Blum-Byrnes, signés le 28 mai à Washington a causé une très vive satisfaction dans les milieux de l'industrie américaine du Film où l'on se réjouit de voir disparaître la barrière qui, depuis la Libération, interdisait l'importation en France des productions d'Hollywood. On se complaît notamment à souligner le fait que le Gouvernement américain a décidé de donner une place importante au cinéma dans les nouveaux traités commerciaux de l'après-guerre.

•

Barry Fitzgerald a été surpris de la longueur des répétitions pour les émissions radiophoniques. Il joue dans *His Honor the Barber* et croyait pouvoir s'en tirer avec une demi-heure par semaine.

LORSQUE LA BISE SERA VENUE

Ida Lupino se présente à nous en tenue d'hiver, un hiver de Hollywood bien entendu. Elle porte une jaquette de fourrure qui lui vient à peine aux genoux et qui est très ample. Larges manches ouvertes à manchettes repliées, manteau flottant et qui se porte entr'ouvert. La robe est en lainage noir avec gants, cache-nez et coiffure assortis. Ida Lupino est une artiste extrêmement bien douée et qui a joué avec succès des rôles comiques ou tragiques. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler la récente comédie intitulée "Pillow to Post". Quant aux tragédies, elle sont nombreuses: "Ladies in Retirement", "The Hard Way", "High Sierra" avec Humphrey Bogart, "In Our Time" avec Paul Henreid. Ida Lupino a été de nouveau la partenaire de cet acteur dans "Devotion", alors qu'elle personnifiait la géniale romancière Emily Bronte, auteur de "Wuthering Heights". Paul Henreid interprétait le rôle du vicaire aimé des deux soeurs et il faut avouer que son accent viennois détonne un peu dans un modeste village du Yorkshire. Mais ce n'est là qu'un détail.

Pourquoi ils s'imposent

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

sont trois magazines spécialement rédigés et publiés à votre intention. Dans leur élaboration, un personnel de rédaction expérimenté tient minutieusement compte de vos goûts et préférences. En plus des ouvrages de fiction, vous y trouvez, en abondance, des articles illustrés traitant de tout ce qui intéresse le lecteur qui veut se tenir à la page. N'hésitez donc plus, si vous désirez faire un cadeau qui soit apprécié, souscrivez un abonnement à LA REVUE POPULAIRE, LE SAMEDI et LE FILM. Vous frapperez d'une pierre trois coups et vous n'aurez qu'à vous féliciter d'avoir procuré à quelqu'un une si grande joie qui vous aura coûté si peu !

Durant les soirées d'automne...

Toutes ces raisons justifient encore davantage l'opportunité qu'il y a de s'abonner à nos trois magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM à l'approche de l'hiver. Les classes sont recommencées pour de bon, on sort moins, bref, chacun a devant soi de longues soirées qu'il faut désormais passer à la maison. Pour chasser la monotonie ou trahir l'ennui, une lecture distrayante, variée, une lecture qui vous tient à la page s'impose. Le choix n'est pas difficile, il est tout fait ; les démarches ne sont pas nombreuses puisque cette lecture, on vient la déposer régulièrement à votre porte. Cette lecture a nom, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM, trois publications de chez nous qui ont fait leur marque, trois publications qui s'imposent parce qu'elles vont de l'avant et qu'elles sont le choix définitif des gens avisés en la matière. Si l'on veut rendre plus agréables les longues soirées d'automne, l'on ne saurait faire mieux que de s'y abonner. Rien de plus simple, de plus expéditif : on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement qu'on trouvera en page 28.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975 - 985, rue de Bullion **Montréal 18, P.Q.**